Danskernes Historie Online
Danske Slægtsforskeres Bibliotek

Dette værk er downloadet fra Danskernes Historie Online

Danskernes Historie Online er Danmarks største digitaliseringsprojekt af litteratur inden for emner som personalhistorie, lokalhistorie og slægtsforskning. Biblioteket hører under den almennyttige forening Danske Slægtsforskere. Vi bevarer vores fælles kulturarv, digitaliserer den og stiller den til rådighed for alle interesserede.

Støt vores arbejde – Bliv sponsor

Som sponsor i biblioteket opnår du en række fordele. Læs mere om fordele og sponsorat her: https://slaegtsbibliotek.dk/sponsorat

Ophavsret

Biblioteket indeholder værker både med og uden ophavsret. For værker, som er omfattet af ophavsret, må PDF-filen kun benyttes til personligt brug.

Links

Slægtsforskernes Bibliotek: https://slaegtsbibliotek.dk
Danske Slægtsforskere: https://slaegt.dk

Alain RUIZ

Un admirateur allemand de Sieyès

Karl Friedrich Cramer

Extrait de la *Revue d'Histoire diplomatique*
Juillet - Décembre 1974 — N°s 3 - 4

PARIS
EDITIONS A. PEDONE
Librairie de la Cour d'Appel et de l'Ordre des Avocats
13, Rue Soufflot, 13

1974

Un admirateur allemand de Sieyès

Karl Friedrich Cramer

De tous les personnages que la Révolution mit en évidence, nul, si ce n'est Bonaparte bien sûr, ne fascina autant les Allemands que Sieyès. « Si Napoléon, déclara un jour le fameux comte Gustav von Schlabrendorf, avait eu un dixième de la pensée pure et logique de Sieyès et Sieyès un dixième de la volonté de Napoléon, le monde aurait eu deux grands hommes parfaits au lieu de deux êtres qui ne le furent qu'à moitié » (1). On pourra assurément ne pas partager l'avis de cet aristocrate silésien plus qu'original qui fut à Paris même un témoin aussi attentif qu'averti des événements de France depuis les débuts de la Révolution jusqu'à l'époque de la Restauration, et d'aucuns seront tentés de ne voir dans ce rapprochement entre l'auteur de *Qu'est-ce que le Tiers Etat ?* et le premier empereur des Français qu'une boutade comme les aimait ce personnage excentrique qui, à ce qu'on raconte, surprenait ceux qui venaient le voir dans sa chambre d'hôtel, rue de Richelieu, autant par ses propos curieux que par son immense barbe et la vaste robe de chambre dans laquelle il avait l'habitude de recevoir. Simple boutade ? Peut-être, mais si étonnant qu'il soit à première vue, ce jugement sur Sieyès — un parmi bien d'autres tout aussi laudatifs — n'en donne pas moins la mesure de l'immense prestige dont ce personnage jouit auprès de ses contemporains allemands.

Est-ce à dire que les Français demeurèrent en reste pour payer leur tribut d'admiration à l'« Oracle de la Révolution » ?

(1) Carl Gustav Jochmann von Pernau, *Reliquien* (*Aus seinen nachgelassenen Papieren*. Gesammelt von Heinrich Zschokke), 2 vol., Hechingen, 1836-1837, t. 1, pp. 187-188.

Non pas. Descartes ou Newton de la politique, nouveau Solon, Lycurgue moderne, autant de formules et d'autres du même goût qui fleurissaient chez nous sous la plume des publicistes et qui prouvent à satiété que Sieyès fit mentir le proverbe selon lequel nul n'est prophète dans son pays. Mais ces flatteuses comparaisons ne sauraient faire oublier la virulence des critiques auxquelles il se vit en butte parmi ses compatriotes, et cela dès les débuts de la Révolution, même à cette époque encore pleine d'immenses espérances où, rendu célèbre du jour au lendemain par la retentissante publication de ses brochures sur les privilèges et le Tiers Etat, il apparaissait comme le guide spirituel de la « Nation » à côté de Mirabeau qui en était l'organe tonnant. Au milieu des luttes de partis qui ne tardèrent pas à diviser souvent profondément les hommes en qui s'incarnait la France nouvelle, le prudent abbé adopta en effet un modérantisme qui le désigna bien vite à l'hostilité des deux camps extrêmes et des attaques violentes, de perfides calomnies furent lancées contre lui, altérant l'auréole qui l'avait entouré à l'époque où la Constituante faisait ses premiers pas : elles ne devaient jamais plus cesser et allaient dès lors grossir les provisions de ragots dont les folliculaires de la réaction européenne alimentèrent pour une large part leur propagande antifrançaise.

Il n'est donc pas douteux que Sieyès garda des admirateurs parmi ses compatriotes en dépit de l'hostilité sournoise de beaucoup d'entre eux et des campagnes venimeuses qui se déchaînèrent périodiquement contre lui, mais il est impossible de prétendre qu'il ne fut pas chez nous une personnalité très discutée, même dans les milieux ou auprès de ceux qui lui furent favorables. Sans doute les Français s'accordaient-ils dans l'ensemble, au début de l'époque consulaire encore, à voir en lui une des plus hautes figures de leur monde politique, mais comment auraient-ils pu oublier qu'à l'heure où les hommes de la Gironde et de la Montagne s'étaient avancés avec courage sur le devant de la scène et l'avaient souvent payé de leur vie, il s'était prudemment fondu dans les eaux troubles du Marais et avait attendu la fin de la tourmente pour reparaître ? Comment ce sou-

venir eût-il pu s'effacer lorsque, sorti de l'ombre après la chute de Robespierre, il connut à nouveau les pleins feux de la rampe, du Comité de Salut public de Thermidor à l'ambassade de Berlin, puis du Directoire au Consulat provisoire aux côtés de Bonaparte et de Roger Ducos ? Il y avait en fait loin de l'admiration que ses subtils talents de théoricien politique pouvaient inspirer à ses concitoyens aux sentiments que son énigmatique personnalité et sa carrière tortueuse eurent tôt fait d'éveiller chez eux. A tout le moins est-il permis de dire que la fange remuée par les événements depuis 1789 éclaboussèrent trop son nom pour ne pas en ternir la gloire.

Outre-Rhin au contraire, entendons chez les Allemands qui n'élevèrent pas plus ou moins d'emblée, par opposition de principe aux idées de la Révolution, une voix hostile contre tous ceux qui les incarnaient, la renommée de Sieyès ne connut pas les mêmes vicissitudes, car on tendit volontiers là-bas à oublier, lors même qu'on en était informé par les propagandistes locaux ou étrangers de la réaction, les actes souvent troubles de l'homme public pour ne retenir que l'image idéalisée du « philosophe » qu'entoura un prestige constant, pour ne pas dire croissant.

Voyez, en parcourant les correspondances, les journaux et écrits politiques du temps, l'étonnante admiration et même la véritable vénération que de nombreux Allemands lui vouent toujours, et l'on pourrait presque dire, surtout après Thermidor et sous le Directoire : quel singulier contraste avec les sentiments très mêlés que la grande majorité de ses compatriotes éprouvent à son endroit ! Chez ceux-ci, des témoignages favorables et des jugements positifs certes, mais aussi que d'attaques ou tout au moins que d'allusions équivoques contre l'homme du Marais qui, interrogé sur ce qu'il a fait pendant les jours sanglants de la Terreur, répond non sans cynisme qu'« il a vécu » ! Que d'accusations graves à l'adresse du ci-devant abbé en qui certains n'hésitent pas à dénoncer l'éminence grise des guillotineurs, le « faiseur » de Robespierre et consorts (2) ! Du côté allemand,

(2) Lettre de Cramer à Sieyès, Hambourg, 25 mai 1795. Cf. *infra*, note 21.

c'est au contraire un concert que ne troublent guère les fausses notes auxquelles les publicistes de la Contre-Révolution ont habitué les oreilles depuis 1789 : on chante en Sieyès le sage en qui a survécu le meilleur de la Révolution, celui que la Providence a miraculeusement préservé pendant les temps terribles que la France vient de connaître pour ne pas priver l'humanité du fruit des hautes méditations dont sa tête est pleine ; on révère en lui le profond penseur qui est à notre pays ce que Kant est à l'Allemagne et si l'on ne va pas toujours, comme le Silésien Konrad Engelbert Oelsner, jusqu'à le placer au-dessus de ce dernier, parce qu'il n'est pas resté comme lui cantonné dans la spéculation et s'est engagé dans l'action (3), on n'en pense pas moins avec satisfaction que le « Sage de Königsberg » et le « Citoyen de Fréjus », comme dit le même Oelsner, « ont créé une chaîne de pensée qui va des côtes de la Méditerranée à celles de la Baltique » pour le plus grand bonheur des « amis de la Vérité » (4).

A lire pareils éloges qui n'avaient rien d'exceptionnel chez nos voisins d'outre-Rhin à l'époque de la Convention thermidorienne et du Directoire, on acquiert vite la certitude que Sieyès fut, jusqu'à l'apparition triomphale de Bonaparte sur la scène du monde, le grand homme que les Allemands enviaient à la France. Certes, l'astre montant du vainqueur d'Arcole et des Pyramides les éblouit, mais il n'éclipsa point, de la fin de l'année 1796 au 18 Brumaire, la prestigieuse auréole dont était paré, à leurs yeux, le « Solon moderne », ce « législateur de la seule et plus grande république de l'univers », ce sage qui, écrivait l'un d'eux, « a contribué plus qu'aucun autre à établir le dogme de l'égalité » (5), et c'est tout naturellement qu'ils associaient alors dans une même admiration le héros militaire dont les

(3) K.E. Oelsner, *Des opinions politiques du citoyen Sieyès et de sa vie comme homme public*, an VIII, p. 263 (note 1) et Emmanuel Sieyès, *Politische Schriften*, Vollständig gesammelt von dem deutschen Uebersetzer, 2 vol., Leipzig, 1796, t. 1, Préface, p. CXVI.

(4) Cité en traduction par Jacques Droz, *L'Allemagne et la Révolution française*, Paris, 1949, p. 75.

(5) Lettre inédite de Karl Friedrich Cramer, Hambourg, 25 mai 1795. Cf. *infra*, note 21.

exploits vivraient à jamais dans la mémoire des hommes et le grand penseur politique auquel de sublimes travaux assuraient des titres égaux à l'immortalité.

Chargé le 19 floréal an VI d'une mission diplomatique à Berlin où il devait remplacer Caillard comme ambassadeur, Sieyès put se rendre compte sur place de l'étonnante célébrité dont il jouissait en Allemagne (6) : son passage à Rastatt durant l'été 1798 fut un véritable triomphe dont les échos remplirent les dépêches des diplomates du Saint Empire alors réunis en une cohue chamarrée dans la petite ville badoise à l'occasion du fameux congrès, et son séjour à Berlin jusqu'à la fin mai 1799 lui apporta quotidiennement de nouvelles preuves de l'admiration qu'il inspirait aux Allemands. Cela fut-il une révélation pour lui ? Aucunement, car bon nombre d'entre eux avaient déjà, à Paris même, déposé à ses pieds l'hommage de leur pays, s'approchant de lui comme d'une sorte d'idole, l'observant presque religieusement dans ses moindres faits et gestes et s'empressant, tel Friedrich Johann Meyer, un bon chanoine hambourgeois venu à Paris au printemps 1796 dans le sillage d'une mission diplomatique, de transmettre ses paroles comme de précieux oracles aux compatriotes qui n'avaient pas eu l'insigne privilège de les entendre de leurs propres oreilles (7).

C'est sans déplaisir, pour ne pas dire avec délectation, que Sieyès recueillait ces témoignages d'admiration et qu'il avait vu, à Paris, se former autour de lui une véritable petite cour constituée par des Allemands plus ou moins fixés à demeure sur les bords de la Seine et qui ne manquaient pas de lui présenter leurs compatriotes de passage. Certains de ces hommes ont sollicité de longue date l'attention des historiens. Ainsi le

(6) Sur l'ambassade de Sieyès à Berlin, cf. Paul Bastid, *Sieyès et sa pensée*. Nouvelle édition revue et augmentée, Paris, 1970, pp. 198 sq., ainsi que R. Guyot, *Le Directoire et la paix de l'Europe*, Paris, 1911, pp. 710 sq.

(7) Dans le récit de son séjour qui parut à Hambourg sous le titre « Fragmente aus Paris im vierten Jahr der französischen Republik » et qu'Arthur Chuquet a analysé dans ses *Etudes d'histoire* (6e série, Paris, s.d., pp. 95-150), Meyer consacre à Sieyès un chapitre entier au même titre qu'aux divers grands aspects du monde parisien qu'il décrit par ailleurs. Cf. *Fragments sur Paris*, traduits de l'allemand par le général Dumouriez, Hambourg, 1798, t. 1, pp. 248-260.

comte de Schlabrendorf, dont il a été question plus haut ; ainsi Karl Friedrich Reinhard, ce Souabe qui entra en 1792, justement grâce à la protection de Sieyès, au service de la France, représenta celle-ci après Thermidor auprès des villes hanséatiques et à Florence, détenait le portefeuille des Affaires étrangères au moment du coup d'Etat du 18 brumaire et mourut sous la Monarchie de Juillet revêtu de la dignité de pair de France, après avoir servi Napoléon et les Bourbons dans la diplomatie avec une égale fidélité ; ainsi Georg Kerner, cet autre Souabe qui évolua durant plusieurs années dans l'entourage immédiat du précédent dont il fut le secrétaire privé ; ainsi Oelsner qui devint, si l'on peut dire, le thuriféraire attitré de Sieyès par réelle admiration et non, comme on a pu le penser, parce qu'il voulait flatter le puissant protecteur qui, témoignage de bienveillance parmi d'autres, lui offrit en 1795 un poste diplomatique — celui de résident français aux Grisons — qu'il préféra, par souci d'indépendance, ne pas accepter.

D'autres sont beaucoup moins connus. C'est par exemple le cas du médecin et naturaliste Johann Gottfried Ebel qui dut quitter Francfort-sur-le-Main, où il pratiquait, justement pour avoir manifesté de façon trop voyante ses sympathies pour la Révolution française, et c'est aussi celui de Charles Théremin, un descendant de huguenots émigrés, qui quitta en 1795 l'ambassade de Prusse à Londres où il était secrétaire pour venir à Paris offrir ses services au ministère des Relations extérieures. D'autres enfin ont sombré dans un oubli qui contraste parfois singulièrement avec la notoriété qu'ils connurent de leur vivant. Ainsi, qui connaît encore Detmar Friedrich Basse ? Et pourtant quelle figure plus en vue du « Tout-Paris » et de la colonie allemande de la capitale à l'époque directoriale que cet homme d'affaires de Francfort qui négocia, pour le compte de cette Ville libre et d'autres petits Etats du Saint Empire, avec le gouvernement français et qui pouvait s'enorgueillir de recevoir, dans son brillant salon, certaines des plus grandes célébrités européennes de l'époque, Mme de Stael, Wilhelm von Humboldt et d'autres encore, parmi les-

quelles Sieyès n'était évidemment pas une des moindres (8) ? Qui se souvient encore de Karl Friedrich Cramer, l'homme auquel on doit les lettres inédites que ces pages feront découvrir en extraits et qui, avec d'autres documents oubliés émanés de sa plume, témoignent de l'extraordinaire prestige dont Sieyès jouit auprès de ses contemporains allemands ? Et pourtant, ce littérateur fit, de son temps, beaucoup parler de lui et acquit même, auprès du public lettré de son pays, une véritable célébrité. Célébrité équivoque, précisons-le d'emblée, et dont ses excentricités tapageuses sont finalement moins responsables que l'injuste réputation que Goethe lui fit en 1796, pour des raisons il faut bien dire sans grandeur, en le surnommant, jeu de mots facile, « Cramer der Krämer » — Cramer l'épicier — dans une féroce épigramme de ses fameuses « Xénies » (9).

Soit : Cramer n'avait rien qui pût forcer l'admiration de ses contemporains. Professeur plus que médiocre, pour ne pas dire mauvais — appelé en 1775 à l'âge de vingt-trois ans à l'université de Kiel pour enseigner les langues grecques et orientales, il se souciait de tout sauf de ses cours — ; homme de plume non moins médiocre, il vouait à Klopstock, dont il aimait à se dire le disciple, un culte outré qui le désigna rapidement aux railleries du public lettré d'outre-Rhin ; avec cela extravagant, comme le sont les gens qui s'exaltent trop vite, gratifié d'une dose peu commune de mauvais goût, tout plein de sa personne et en particulier trop convaincu de ses mérites d'écrivain, notre homme n'éveille, au premier abord, aucune sympathie et apparaît comme un original dont on comprend qu'il ait pu inspirer

(8) C'est à l'occasion d'un thé donné par Mme Basse que Wilhelm von Humboldt fit connaissance, le 11 février 1798, avec Sieyès auquel il voua, comme la plupart de ses compatriotes, une grande admiration. Cf. Humboldt, *Gesammelte Schriften*, 3. Abteilung, Tagebücher, herausgegeben von Albert Leitzmann, Berlin, 1916-1918, t. 14, pp. 408-409.

(9) *Xenien 1796*. Nach den Handschriften des Goethe- und Schiller-Archivs, herausgegeben von E. Schmidt und B. Suphan (Schriften der Goethe-Gesellschaft, t. 8), Weimar, 1893, p. 7. — A l'origine de la profonde inimitié de Goethe pour Cramer, il y avait un épisode peu glorieux de sa « folle jeunesse », sa rupture avec le vieux Klopstock en 1776, à l'occasion de laquelle Cramer, qui n'eut que le tort de se mêler d'une affaire qui ne le regardait pas directement, lui avait dit son fait sans mâcher ses mots.

de l'éloignement à ses contemporains et être négligé des historiens (10). Pourtant, aucun doute n'est permis : Cramer mérite mieux que la réputation que Gœthe lui a faite. Cela, à un double titre : comme intermédiaire littéraire et surtout comme publiciste profondément attaché à la cause de la France révolutionnaire.

Si l'œuvre plus qu'abondante que Cramer a laissée constitue dans son ensemble un fatras affreusement indigeste, il s'en faut en effet que tout ce qu'il a écrit soit dépourvu d'intérêt et doive rester à jamais enfoui dans les ténèbres du passé. Par exemple, ses traductions : on ne saurait oublier que ce cosmopolite convaincu a, des dernières décennies du XVIIIe siècle à l'aube du XIXe, contribué en particulier à mieux faire connaître aux Français la poésie de Klopstock et le théâtre de Schiller, tout comme il a, en sens inverse, mis à la portée du public allemand des œuvres essentielles d'auteurs comme Rousseau, Diderot, Chateaubriand et, *last but nos least*, Sieyès. Telles aussi les milliers de pages, trop souvent brouillonnes, mais toujours incroyablement téméraires et sincères, qu'il a consacrées à la Révolution française, donnant, dans une Allemagne encore dominée par une féodalité médiévale, l'exemple rare d'un intellectuel qui n'hésita pas à pousser son engagement politique jusqu'à ses conséquences ultimes et à lui sacrifier sa quiétude personnelle et celle de son foyer.

Ce n'est pas ici le lieu de retracer dans le détail, ainsi que le fera une étude que nous projetons, le cheminement par lequel Cramer en arriva à devenir un zélateur — et quel zélateur ! — de la France révolutionnaire, après avoir, dans ses jeunes années, affiché la francophobie la plus débridée. Il faut dire en effet qu'il avait fait partie du « Hainbund », ce cercle poétique qui fleurit au début des années 1770 à l'ombre de l'université de Göttingen et qui regroupait un certain nombre d'étudiants se

(10) La seule étude importante qui ait été consacrée à Cramer est celle de Ludwig Krähe qui s'intitule : « Karl Friedrich Cramer bis zu einer Amtsenthebung » (*Palaestra*, t. 44), Berlin, 1907. Elle ne présente autant dire aucun intérêt pour qui s'intéresse aux idées politiques de Cramer à partir de 1789.

réclamant de la poésie « bardique » de Klopstock. Avec eux — les Voss, Stolberg, Miller, Hölty, Boie et d'autres qui ne devaient pas se faire, comme ceux-ci, un nom dans les lettres allemandes — il avait communié dans le même culte du chantre d'Hermann le Chérusque et la même sainte horreur de tout ce qui venait de France. Avec eux, il avait juré haine éternelle aux tyrans, mais il devait être le seul, — et c'est là que réside l'originalité de son évolution, — à pousser jusqu'à un engagement politique concret et réellement militant l'idéalisme libertaire de sa jeunesse en se faisant avec une rare constance le héraut allemand certainement le plus fervent des principes de liberté, d'égalité et de fraternité que les « nouveaux Francs » proclamèrent en 1789 à la face du monde. Beaucoup d'autres Allemands, à commencer par ses anciens compagnons de Göttingen et leur maître Klopstock, accueillirent cette grande annonce avec le même enthousiasme que lui, mais l'immense majorité d'entre eux ne tardèrent pas à se détourner avec dégoût ou horreur du spectacle de la Révolution et à la maudire d'avoir noyé dans le sang la noble cause de l'humanité. Cramer, lui, bien que tout aussi profondément choqué que les autres par l'évolution des événements de France, ne devait cependant jamais perdre espoir et jamais cesser le combat qu'il avait engagé contre les forces réactionnaires de son pays pour propager le message de 1789.

Cette foi inébranlable, Cramer la puisa dans l'œuvre de nos « Philosophes ». En effet, jeunesse s'étant passée, il se mit à adorer ce que, dans son exaltation francophobe des années 1770, il avait voué aux gémonies. L'infâme Voltaire, dans la « légèreté » duquel il avait dénoncé, avec ses amis du « Hainbund », la source même des influences funestes qui pervertissaient l'âme allemande, devint un de ses maîtres à penser, à côté de Rousseau dont il traduisait justement l'*Emile* lorsqu'éclata la Révolution française (11). Déjà, il avait transposé en 1785-86 *La*

(11) *Emil, oder über die Erziehung,* von J.J. Rousseau, Bürger zu Genf. Aus dem Französischen. Mit erläuternden, beistimmenden und berichtigenden Anmerkungen der Gesellschaft der Revisoren aus dem Revisionswerke besonders abgedruckt und herausgegeben von J.H. Campe. Brunswick, 1789-1791.

nouvelle Héloïse en allemand (12) et, l'année suivante, *Le contrat social,* entreprise dont il écrivait en novembre 1789, dans une lettre à son ami le pédagogue et éditeur Campe, avec une naïve vanité que sa franchise fait pardonner : « Je puis vous assurer que j'en tire gloire de l'avoir traduit, ce *Contrat !* » (13).

Voltaire, Rousseau : la liste des auteurs familiers à Cramer serait incomplète si l'on n'ajoutait pas à ces noms ceux des Encyclopédistes, et en particulier celui de Diderot dont il devait traduire plusieurs livres (14), de Beaumarchais, des abbés Mably et Raynal, de Mirabeau, dont l'écrit de 1778 sur les « *Lettres de cachet* » fut pour lui une révélation, et d'autres publicistes français de moindre renom, mais qui n'en contribuèrent pas moins souvent vigoureusement à préparer les esprits à la Révolution.

A fréquenter assidûment ces écrivains, à les traduire dans sa langue maternelle ou à les méditer, Cramer se détacha non seulement des sentiments ridiculement antifrançais dont il s'était grisé dans ses jeunes années, mais encore de ce qui s'avéra chez bon nombre de ses compatriotes un des antidotes les plus efficaces contre la fascination des idées révolutionnaires : le piétisme. Fils de pasteur — son père Johann Andreas Cramer, un des poètes les plus renommés de son temps, avait été appelé en 1754 comme aumônier allemand à la cour de Copenhague après avoir été prédicateur à Crellwitz, puis grand chapelain et conseiller consistorial à Quedlinburg (15) — il avait en effet grandi dans cette atmosphère de sentimentalité religieuse très particulière qui fleurit tout particulièrement aux confins de l'Allemagne et du Danemark, en réaction plus ou moins cons-

(12) *Die neue Heloise, oder Briefe zweyer Liebenden,* von Rousseau. Aus dem Französischen, Berlin, 1785-1786.

(13) Lettre à Joachim Heinrich Campe, Kiel, 26 novembre 1789, in : Cramer, *Menschliches Leben,* t. 2, Altona et Leipzig, 1791, p. 55.

(14) *Les Bijoux indiscrets* (1793), *La Religieuse* (1797), l'*Essai sur la peinture* (1797).

(15) Sur Johann Andreas Cramer (1723-1788), cf. outre l'ouvrage de Krähe cité plus haut, les notices de P. Pressel, in : *Allgemeine Deutsche Biographie,* t. 4, pp. 550-551, et d'A. Elschenbroisch, in : *Neue Deutsche Biographie,* t. 3, 1957, pp. 389-390.

ciente et avouée aux « Lumières », et dont un des produits les plus typiques fut, à côté de la célèbre *Messiade* de Klopstock, le lyrisme mystique lénifiant d'un Mathias Claudius. Au contact des « Philosophes », les traces de cette éducation s'effacèrent peu à peu chez Cramer et, lorsqu'éclata la Révolution française, il n'en restait plus rien, sinon peut-être cette propension marquée aux effusions de sentiments qu'il manifesta à partir de 1789 de façon toujours plus voyante, sous l'impression des événements de France et qui donne une tonalité particulière à tout ce qu'il dit ou écrivit sur la Révolution et ses acteurs, à commencer par Sieyès.

⁂

Lorsqu'au début du mois de mai 1789 les Etats généraux s'ouvrirent à Versailles, Cramer séjournait à Copenhague où il avait passé son enfance et gardait de nombreuses relations, en particulier à la Cour et dans les milieux qui en étaient proches. Quelques semaines plus tard, il était sur le chemin du retour et alla, avant de rejoindre Kiel, passer quelques jours à Hambourg pour présenter ses civilités à son maître vénéré Klapstock (16). Le vieux barde était, lui aussi, revenu de sa teutomanie première et célébrait maintenant dans les « Etats de Gaule » l'« audacieuse aurore » de temps nouveaux que « nul n'osait même rêver » (17). Il entretenait des relations très cordiales avec Jean-François de Bourgoing qui était depuis 1787 ministre de France près le cercle de Basse-Saxe avec résidence à Hambourg. Cet éminent diplomate, que Napoléon devait envoyer en 1807 comme ministre plénipotentiaire en Saxe, était passionnément épris des choses de l'Allemagne dont il avait étudié avec ardeur la langue, l'histoire et les institutions à l'Ecole militaire de Paris et à l'université de Strasbourg. Il avait été nommé, à l'âge de vingt ans à peine, secrétaire de légation

(16) Krähe, *op. cit.*, p. 218.

(17) Klopstock, *Oden*, mit Unterstützung des Klopstockvereins zu Quedlinburg herausgegeben von Fr. Muncker und J. Pawel. 2 vol., Stuttgart, 1889, t. 2, p. 63 : « Die Etats généraux ».

près la diète de Ratisbonne, poste qu'il avait quitté en 1777 pour l'ambassade de France à Madrid, d'où il devait passer à Hambourg (18). C'est à lui que Cramer, selon ses dires mêmes, dut au moins en partie la révélation des écrits qui, en l'espace de quelques semaines, de novembre 1788 à janvier 1789, avaient mis le nom de l'abbé Sieyès sur toutes les lèvres : l'*Essai sur les privilèges, Qu'est-ce que le Tiers Etat ?* et les *Vues sur les moyens d'exécution dont les représentants de la France pourront disposer en 1789.*

Point n'est besoin de se perdre en longues conjectures pour deviner comment Cramer entra en relations avec Bourgoing, lorsqu'on connaît les rapports très amicaux que celui-ci entretenait avec Klopstock (19), dont, soit dit au passage, il traduisit avec beaucoup trop d'emphase l'ode sur les Etats généraux que les Français purent découvrir dans la *Correspondance littéraire* de Grimm (20). C'est que ce diplomate de Louis XVI était gagné aux idées nouvelles. Il en était même si épris qu'il s'en fit le propagateur parmi les Allemands qu'il connaissait, et cela avant même qu'éclatent les événements de juillet 1789. A preuve l'aimable service qu'il rendit à Cramer en lui procurant les brochures retentissantes où Sieyès exposait, dans ce style incisif où sa plume excellait, le programme du Tiers Etat français. Comment notre universitaire aurait-il pu rester insensible à ces textes ? Parfait représentant d'une bourgeoisie consciente de sa valeur qui supportait avec de plus en plus d'impatience l'état d'infériorité auquel la rivait un ordre politique et social dépassé, il trouvait là l'expression, aussi vigoureuse que fidèle des aspi-

(18) Sur le baron Jean-François de Bourgoing (1745-1811), cf. Archives du Ministère des Affaires étrangères : Série « Personnel », la très substantielle notice signée R.K. dans la *Grande Encyclopédie*, t. 7, pp. 794-795, ainsi ainsi que M. Prévost, in : *Dictionnaire de biographie française*, t. 6, 1954, col. 1501-1502.

(19) Il reste de ces relations amicales entre Klopstock et Bourgoing une curieuse pièce de correspondance datée de Hambourg, le 17 avril 1791, et intitulée « Vorschlag zu einem Friedenstraktat zwischen Herrn von Bourgoing und Herrn Klopstock », in : *Briefe von und an Klopstock*, Brunswick, 1867, pp. 341-342.

(20) *Correspondance littéraire*, t. 16, p. 50. On doit à Bourgoing la traduction de divers autres ouvrages allemands.

rations de sa classe, rencontre capitale qu'il devait, en 1795, évoquer ainsi dans une lettre à Sieyès : « Je cultivais avec prédilection la science la plus grande de l'humanité, celle dont vous avez fait l'objet particulier de vos méditations. Entraîné par un attrait invincible, j'entrepris, longtemps avant la grande crise qui vous a donné la liberté, la traduction des ouvrages du philosophe genevois, qui, le premier, en a su développer les principes et à la suite duquel vous avez fait plus que glaner, en perfectionnant son système, en enseignant la doctrine de l'égalité assez méconnue de lui, seule base du bonheur de la société ... Jugez donc, citoyen, quel dut être mon ravissement, lorsque, dès le commencement de votre révolution, vos écrits me parvinrent. J'en nourris mon âme avide de vérité » (21).

S'il est permis de dire que Sieyès eut des disciples étrangers, alors Cramer est sans conteste un de ceux qui méritent le plus ce nom, car il fit du ci-devant abbé son maître à penser, à un tel point que c'est à peine s'il exagérait lorsqu'il déclara en automne 1791 qu'il connaissait « depuis longtemps par cœur » l'*Essai sur les privilèges* et *Qu'est-ce que le Tiers Etat ?* (22). En effet, il fit de ces écrits son bréviaire politique, l'espèce de source sacrée à laquelle il devait par la suite faire constamment référence dans ses attaques contre les aristocrates de son pays et d'ailleurs. Admiration, vénération, idolâtrie : ces mots suffisent à peine pour traduire les sentiments que cet Allemand voua dès le départ à Sieyès et qui ne changèrent point, tout comme ne varia pas son rêve de devenir la voix allemande du « Kant français » en se faisant son traducteur. Qu'on apprécie cette

(21) Cramer à Sieyès, Hambourg, 25 mai 1795. Le texte intégral de cette lettre inédite doit paraître, ainsi que celui de trois autres qui sont également conservées aux Archives nationales, dans le cadre d'une longue étude intitulée : « Quand Sieyès fascinait l'Allemagne. Lettres inédites et témoignages oubliés d'un universitaire démocrate Karl Friedrich Cramer », et qui sera publiée dans le second recueil de travaux du Centre d'études germaniques d'Aix-en-Provence (Université de Provence I). Nous modernisons et corrigeons ici l'orthographe et la ponctuation de ces lettres que Cramer a écrites en français, mais nous en respectons évidemment le style qui est souvent passablement tudesque. — Sur les œuvres de Rousseau traduites par Cramer, cf. *supra*, notes 11, 12, 13.

(22) Cramer, *Menschliches Leben*, t. 7, 1791, p. 274.

constance ! En 1794, Cramer donnait une traduction intégrale des brochures de Sieyès sur les privilèges et le Tiers Etat dans le tome 12 de sa revue *La vie humaine*, où il les avait déjà maintes fois citées en extraits souvent fort copieux (23). Deux ans plus tard, il publiait à Paris, et « à l'usage de l'Allemagne », une *Collection des écrits d'Emmanuel Sieyès*, dont seul parut le premier volume, puis une « édition revue et augmentée » de ces mêmes écrits (24), et en 1801 encore, alors que son idole, après avoir très fugitivement partagé avec Roger Ducos la gloire consulaire de Bonaparte, n'était plus qu'un président du Sénat en sursis, c'est-à-dire, pour le nouveau maître de la France, déjà un « cochon à l'engrais », il faisait encore sortir, sous le titre *Les droits du citoyen*, une nouvelle édition allemande, devenue fort rare aujourd'hui, de ces écrits désormais entrés au musée de l'histoire, mais dont l'intérêt lui paraissait toujours aussi brûlant qu'en ces jours de 1789 où, grâce à l'amabilité d'un diplomate français en résidence à Hambourg, il avait pu en « nourrir » pour la première fois son « âme avide de vérité » (25).

A cette époque, Cramer, qui pratiquait les « Philosophes » depuis plusieurs années déjà, était évidemment prêt à recevoir le message des « nouveaux Francs », mais il ne fait aucun doute qu'il ne serait jamais devenu le partisan enthousiaste de la Révolution qu'il fut sans sa rencontre spirituelle avec Sieyès, dont l'influence se conjugue au début chez lui avec celle des écrits et discours de Mirabeau. Impossible de reproduire ici les éloges dithyrambiques que lui inspirèrent, en ces premiers temps d'euphorie, ces deux Français méridionaux qui, bien qu'appartenant aux ordres privilégiés, avaient été tous les deux élus par

(23) Cramer, *Menschliches Leben*, t. 12 (Altona et Leipzig, 1794) : « Sieyès Schriften, *Versuch über die Vorrechte* und *Was ist der Bürgerstand ?* », A propos de cette traduction, cf. *infra*.

(24) *Collection des écrits d'Emmanuel Sieyès*. Edition revue et augmentée par l'auteur. Premier volume. Editeur : Charles-Frédéric Cramer, imprimeur-libraire allemand. A Paris, de l'imprimerie de l'éditeur, rue des Bons Enfants N° 12. A Berlin, chez Vieweg aîné, s.d. Cf. *infra*, notes 95 et 97.

(25) Le titre de cette seconde édition était le suivant : Sieyès, Französischer Staatsrat, *Die Rechte des Bürgers*. Neu übersetzt von Cramer, 2. Auflage, Mainz und Hamburg bei Gottfried Volmer, 1801. Cf. *infra*, note 102.

le Tiers et apparaissaient alors comme les guides de la Nation. La mort, le 2 avril 1791, du grand tribun, dont il lisait régulièrement le fameux *Courrier de Provence,* fut pour Cramer un terrible choc, et plus terrible encore la découverte des relations que ses besoins d'argent et les progrès d'une Révolution qui commençait à le déborder lui avaient fait nouer avec Louis XVI et Marie-Antoinette. Comment croire pareilles révélations, lorsqu'on avait déjà, comme lui, eu tant de peine à croire tout ce qui se disait de vrai sur la vie dissolue du trop ardent Provençal alors qu'il tenait encore le devant de la scène ? « Vous semblez, écrivait-il en novembre 1789 à son ami Campe alors à Paris, avoir de l'amitié pour Mirabeau. Qui n'en aurait pas, lorsqu'on n'envisage que ce qu'il fait en ce moment ?... Et pourtant on l'a si souvent noirci auprès du public en le peignant sous les traits d'un égoïste scélérat, du séducteur de la femme de l'ami qui le recevait, d'un homme qui se permet les intrigues les plus basses pour se faire de l'argent, que vous pouvez et devez sauver son honneur chez nous. Je ne l'ai, Dieu soit loué, jamais traité d'espion et je lui pardonne volontiers son ambition. *Vicit amor patriae laudumque immensa cupido !* Pourvu que l'*amor patriae* soit l'essentiel ! Quel est l'homme au cœur noble en qui, depuis que le monde est monde, ne s'est agité comme en notre Regulus-Mirabeau la *laudum immensa cupido ?* » (26).

Ces lignes datent d'une époque où Cramer vivait dans une espèce d'extase permanente. Depuis l'ouverture des Etats généraux, c'était une suite ininterrompue d'événements qui réalisaient, l'un après l'autre, les rêves les plus insensés qu'il avait pu faire en lisant les Philosophes. La fin du despotisme monarchique avec la prise de la Bastille, l'abolition du régime féodal dans la nuit du 4 août, le vote de la Constitution civile du clergé qui mettait la « prêtraille » au pas, l'égalité civile proclamée par l'Assemblée nationale dans sa séance du 19 juin 1790 dont sortit le décret — « le plus important des décrets qui aient jamais été

(26) Cramer à Campe, Kiel, 26 novembre 1789, in : *Menschliches Leben,* t. 2, 1791, pp. 53-55.

promulgués depuis que le monde existe » affirma Cramer (27) — qui déclarait qu'il n'y avait désormais plus « ni noblesse, ni pairie, ni distinction d'ordres, ni régime féodal » et qu'il n'y aurait plus « pour aucune partie de la Nation ni pour aucun individu aucun privilège ni exception au droit commun de tous les Français ». N'était-ce pas l'âge d'or qui commençait pour cette pauvre humanité meurtrie et bafouée par des siècles et des siècles de despotisme, d'injustice et d'obscurantisme ?

Cramer exultait et, dans ces conditions, on imagine sans peine les sommets auxquels son ravissement toucha lorsque son maître Klopstock le salua publiquement du nom de « Franc ». « *A Cramer le Franc* » : tel est en effet le titre d'une des deux odes à la gloire de la France nouvelle que le vieux barde lut, avec des larmes d'émotion, le 14 juillet 1790, lors de la « fête civique » organisée dans une hôtellerie des environs de Hambourg pour célébrer l'anniversaire de la chute de la Bastille et qui réunit en écharpes et cocardes tricolores, avec chœurs de jeunes filles, discours, toasts ponctués de coups de canon, etc., la colonie étrangère de la ville — Français, Américains, Suisses — à bon nombre des personnalités les plus en vue du monde hanséate, tous amis de Cramer et, comme lui, partisans convaincus des « nouveaux Francs ». On but à l'Assemblée nationale, à la Liberté, à la ruine prochaine du despotisme, à l'avènement d'une révolution allemande. Klopstock lut une autre ode fameuse « *Eux et pas nous* » dédiée, elle, au duc de La Rochefoucauld d'Anville dont il avait fait la connaissance à Copenhague, alors que celui-ci y était en mission diplomatique, et qui fut aux Etats généraux un des tout premiers députés de la Noblesse à se joindre à ceux du Tiers ; bref, ce fut une « cérémonie extraordinaire », comme le nota, dans une de ses dépêches, Gandolphe, notre chargé d'affaires à Hambourg (28).

(27) Cramer, *Menschliches Leben*, t. 7, 1791, p. 578.

(28) Cf. le récit détaillé de cette fête que Chuquet donne dans ses *Etudes d'histoire*, 2e série, Paris, s.d. : « Klopstock et la Révolution française », pp. 113-116. L'ode « A Cramer le Franc » (Klopstock, *Oden*, t. 2, p. 74) ne fut publiée qu'en 1798.

Vedette de cette mémorable journée dont des échos parvinrent jusque dans les gazettes parisiennes, Cramer n'avait en fait pas besoin que d'autres fassent de la publicité à ses opinions politiques, car lui-même y veillait mieux que personne. En tous lieux et à tout propos, il les étalait sans retenue aucune. Ainsi, lorsque la Chancellerie allemande du gouvernement de Copenhague, qui avait la haute main sur l'administration de l'université de Kiel, demanda un rapport sur la bibliothèque de cet établissement. Appelé à prendre part aux délibérations du Consistoire qui avait été chargé de l'enquête, notre enseignant démocrate saisit l'occasion pour faire sa profession de foi politique et dire en particulier tout le prix qu'il attachait aux œuvres de Sieyès dans une brochure forte d'une soixantaine de pages et intitulée *A propos de la bibliothèque universitaire de Kiel* qu'il publia en 1791. En effet, loin de se borner à faire des suggestions au sujet de la gestion administrative et financière de l'établissement, il critiquait carrément, en abordant le problème de l'achat des livres, le prétendu apolitisme qui guidait le choix de ceux-ci et qui, selon lui, masquait des options en fait réactionnaires ; il donnait comme exemples d'acquisitions à faire les journaux de France — le *Moniteur*, le *Journal de Paris*, le *Courrier de Provence*, le *Patriote français*, etc. —, la collection des décrets de l'Assemblée nationale, toutes les brochures politiques du moment, en particulier celles de Sieyès, et allait même jusqu'à déclarer tout net, en opposant de curieuse manière la gestion « monarchique » à la gestion « républicaine » d'une bibliothèque : « La constitution républicaine présente dans ce domaine, comme dans le monde en général, bien des avantages » (29).

Pour apprécier l'audace d'une telle remarque à sa juste mesure, il convient de rappeler que Cramer était un sujet de Sa Majesté le Roi du Danemark et dépendait, en tant que professeur à l'université de Kiel, directement de la Chancellerie allemande du gouvernement de Copenhague. En effet, les duchés du Slesvig-Holstein, qui faisaient partie intégrante du Saint Empire

(29) *Ueber die Kieler Universitätsbibliothek*, Kiel, in der Schulbuchdruckerey, 1791, pp. 30, 34-35.

romain germanique, étaient réunis depuis le XVe siècle à la couronne danoise et il fallait, lorsqu'on y vivait, avoir d'autant plus de courage pour s'exprimer comme Cramer que le pays était dominé par une puissante aristocratie terrienne de souche allemande, dans l'ensemble très attachée à ses privilèges sociaux et politiques. Groupée dans la caste de la « Chevalerie » (*Ritterschaft*), cette aristocratie nobiliaire, dont la puissance reposait essentiellement sur la richesse foncière, constituait toujours entre mer du Nord et Baltique la force politique dominante, quand bien même son influence avait été nettement entamée depuis le XVIIe siècle par les progrès du centralisme et de l'absolutisme éclairé de la monarchie danoise (30). Cramer ne l'ignorait pas et l'on ne peut qu'en admirer davantage le courage avec lequel il manifestait ses sympathies révolutionnaires non seulement dans ses propos particuliers et dans ses lettres, mais encore face au large public dans la revue qu'il se mit à faire paraître à partir du début de l'année 1791 sous le titre de « La vie humaine » (*Menschliches Leben*).

« Liberté et égalité » : le sous-titre de la « Vie humaine » était là pour indiquer d'emblée que l'intention majeure de Cramer était de propager parmi ses compatriotes les principes de 1789 en créant une tribune destinée à les défendre et à les illustrer. Lui-même devait écrire à ce propos à Sieyès en 1795 : « Outré de dépit du peu de succès qu'eurent les efforts des grands hommes de la France, je ne dis pas parmi nos classes privilégiées intéressées à les méconnaître et à y porter résistance, mais encore parmi la majorité abâtardie de nos gens de lettres, je m'adonnais avec un zèle ardent à la composition d'un assez long ouvrage littéraire destiné à suivre l'histoire de la Révo-

(30) La situation politique et idéologique dans les duchés du Slesvig-Holstein à l'époque qui nous intéresse a fait l'objet d'une excellente synthèse dans le tome 6 de la *Geschichte Schleswig-Holsteins* parue en 1960 à Neumünster. Cf. Christian Degn, « Die Herzogtümer im Gesamtstaat 1773-1830 », pp. 163 sq. et en particulier pp. 266-290.

lution, de ses principes, de ses effets salutaires à venir ; à en faire connaître l'esprit par des morceaux choisis puisés dans les écrits et les discours de ses auteurs ; à les développer ; enfin, à les propager par la force ou du raisonnement, ou d'une plaisanterie mesurée et permise » (31).

Disons d'emblée que les résultats de l'entreprise ne furent pas à la mesure des efforts déployés par Cramer et de son audace. La « *Vie humaine* », en effet, n'eut pas une large audience et cet insuccès, qui se traduisit pour notre universitaire par des pertes financières assez sensibles (32), s'explique essentiellement par la forme plus que bizarre et souvent franchement horripilante sous laquelle il présenta sa revue au public. Impossible ici de donner un aperçu, même très approximatif, de l'indescriptible salmigondis que représente cette série de vingt volumes, dont la parution s'étala de 1791 à 1797, et où les articles consacrés à la Révolution française se noient au milieu de commentaires touffus — des « arabesques » disait fièrement Cramer — sur la musique, l'opéra, la littérature, la grammaire, la philologie, la stylistique, l'histoire et bien d'autres choses encore. Si ce démocrate convaincu n'avait été un polygraphe aussi éclectique, aussi brouillon et surtout aussi dépourvu de bon goût, on peut affirmer qu'il serait devenu un publiciste révolutionnaire de tout premier plan. Car on découvre sous le fatras indigeste, mais non pas insipide qu'il a laissé, de réels talents de pamphlétaire, un art souvent brillant de la glose satirique, des éclairs qui pourraient être du meilleur Juvénal ou du meilleur Swift. Cramer était doué, cela ne fait aucun doute, mais il ne sut pas et, par vanité, ne voulut pas discipliner sa plume qui obéissait trop docilement aux excentricités désordonnées de sa nature trop primesautière.

(31) Lettre de Cramer à Sieyès, Hambourg, 25 mai 1795. Cf. *supra*, note 21.

(32) Face à son déficit croissant, Cramer en vint en 1794 à présenter régulièrement à partir du tome 13 de sa revue (pp. 115 sq.) un bilan chiffré de son entreprise et une liste des abonnés, en faisant appel avec insistance au soutien financier de ses amis.

Les meilleures pages de la « Vie humaine » sont celles toutes frémissantes d'indignation dans lesquelles Cramer dénonce la situation politique et sociale d'une Allemagne encore plongée dans une féodalité médiévale et celles où il s'en prend aux folliculaires patentés de la Contre-Révolution et fustige tous ceux parmi les gens de lettres d'outre-Rhin qui, lorsqu'ils n'allaient pas jusqu'à prostituer leur plume aux intérêts des princes et des aristocrates, faisaient le jeu de la réaction par leur indifférence et leur léthargie face aux grands événements dont la France était le théâtre depuis 1789. A la veulerie de cette élite intellectuelle allemande, selon lui « abâtardie », il opposait inlassablement le courage et la mâle énergie des « Francs » en général et donnait en exemple à ses compatriotes ceux qui là-bas, au pays de la Liberté, avaient fait ou faisaient toujours progresser la Révolution par leurs actes, leurs pensées ou les deux à la fois. Mirabeau, Sieyès, Vergniaud et ses amis girondins : voici nommés les hommes entre lesquels Cramer partagea de 1789 à 1793 tous les sentiments d'admiration et de vénération dont son cœur était capable et qu'il reporta, si l'on peut dire, en bloc sur Sieyès, après que Mirabeau eût disparu et que la Gironde se fût écroulée.

⁂

Dès le premier numéro de la « Vie humaine » qui date du début de l'année 1791, le « citoyen de Fréjus » apparaît dans un article intitulé « Contrevérité » où Cramer s'en prend à Schlözer, le rédacteur des fameuses « Annonces politiques de Göttingen », qui voyait en Sieyès un parfait spécimen de cette espèce de « métaphysiciens insensés » auxquels les Français devaient leurs malheurs présents. « Non pas ! s'écriait-il. C'est un métaphysicien très sensé que ce Sieyès. Avez-vous lu son dernier écrit : « Qu'est-ce que le Tiers Etat ? Qu'a-t-il été ? Que demande-t-il à être ? Tout ! Rien ! Quelque chose ! » (33). Et Cramer de

(33) *Menschliches Leben*, t. 1, p. 154. — Parfait représentant de l'« Aufklärung », l'historien et publiciste August Ludwig Schlözer avait perdu, dès le début de 1790, ses illusions sur la Révolution française sans devenir pour autant, comme Cramer le pensait, un partisan de la Contre-Révolution.

s'indigner qu'on ait pu parler de la sorte du penseur à qui l'on devait l'énoncé de vérités aussi profondes et l'exposé le plus frappant des principes sur lesquels devait reposer une société juste. Son indignation était en l'occurrence d'autant plus vive que Schlözer n'hésitait pas à reprendre à son compte les calomnies les plus basses répandues sur les grands acteurs de la Révolution et à affirmer en particulier que le trop fameux abbé « s'était prostitué à l'assemblée d'Orléans et qu'après avoir essayé en vain tous les moyens de faire fortune, il avait tout embrouillé aux Etats généraux pour pouvoir voler et marauder au milieu de la confusion » (34).

Au vrai, Cramer n'était pas, en ces premiers temps de la Révolution, un admirateur inconditionnel de Sieyès. Sans doute avait-il tendance, comme on dit familièrement, à prendre pour parole d'Evangile tout ce qui pouvait tomber de la plume ou de la bouche de l'abbé, mais il gardait sa liberté de jugement. A preuve sa critique, mesurée certes, mais nette, de l'attitude de Sieyès dans la fameuse « affaire des dîmes » qui agita si profondément la Constituante au lendemain de la nuit du 4 août, lorsqu'il s'agit de traduire froidement dans les textes les décisions prises dans le lyrisme de ces heures fiévreuses. On sait comment Sieyès, le farouche adversaire des privilèges, se fit, contre l'attente générale, l'avocat de la thèse du rachat des dîmes, non parce qu'il obéissait à l'appel d'intérêts sordides, comme de ridicules insinuations cherchèrent à le faire croire, mais par fidélité au principe de l'inviolabilité de la propriété auquel était contraire, selon lui, l'aliénation des biens du Clergé au profit de la Nation (35). Citant la célèbre phrase que Sieyès avait prononcée à cette occasion et qu'il avait mise en épigraphe à sa brochure sur cette question cruciale : « Ils veulent être libres et ne savent pas être justes », Cramer déclarait sans détour que celui-ci avait eu tort de prendre une telle position (36). Mais cette critique de détail ne remettait nullement en cause

(34) *Ibid.*, pp. 178-179.
(35) Bastid, *op. cit.*, pp. 82-85.
(36) *Menschliches Leben*, t. 7, 1791, p. 85.

son admiration pour Sieyès, qui restait à ses yeux celui des « philosophes de l'Assemblée nationale dont la pensée était la plus pénétrante, la plus profonde et la plus juste » (36).

On ne saurait s'étonner, lorsqu'on a lu pareil jugement, que Cramer ait placé Sieyès avec « Mirabeau-Brutus » — ou, comme il l'appelait aussi, « Mirabeau le Juste » et, encore mieux, « Mirabeau le Saint » (37) ! — en tête de l'espèce de palmarès qu'il dressa à la fin de l'année 1791 en hommage aux véritables « travaux d'Hercule » que représentait à son avis l'œuvre des Constituants. Quels hommes que ces Mirabeau, Sieyès, Thouret, Chabroud, La Rochefoucauld, Camus, Robespierre, Roederer, Pétion, Boissy d'Anglas, Talleyrand, Lafayette, Bailly, etc. ! « Ils ont, disait Cramer, montré les connaissances les plus solides dans chaque branche de l'administration, élaboré les projets les plus profonds, fait preuve dans leurs comités respectifs d'une activité qui étonne la terre entière, apporté dans l'espace de deux ans la lumière au milieu de l'immense chaos des affaires d'un royaume de vingt-cinq millions d'hommes, mis de l'ordre dans la confusion juridique qui y régnait, réduit les différences entre les provinces en les ramenant à l'unité d'une grande administration unique, pris les dispositions les plus admirables dans le domaine des finances, de la marine, du budget de la guerre, de la justice criminelle, du droit civil, de l'organisation de la représentation nationale et des municipalités » (38).

Assurément, le nom de Sieyès ne revient pas à chacune des pages que Cramer consacra à la Révolution française et aux problèmes politiques et sociaux qui se posaient, dans la perspective de celle-ci, en Allemagne et en particulier dans les duchés du Slesvig-Holstein. Mais l'esprit du « philosophe Sieyès », comme il aimait à l'appeler (39), plane sur tout ce qu'il écrivit à ce sujet ; il inspire tous ses articles sur les aristocrates d'outre-Rhin et d'ailleurs, sur l'iniquité de leurs privilèges et l'égalité à laquelle il aspirait pour ses compatriotes et pour tous les autres

(37) *Ibid.*, t. 1, p. 56 ; t. 3, p. 296 et t. 7, p. 139.
(38) *Ibid.*, t. 7, pp. 620-621.
(39) *Ibid.*, t. 2, pp. 139-140.

hommes. En fait, on peut bien dire que Sieyès est sans cesse présent dans la « Vie humaine », même lorsque son nom n'est pas expressément mentionné ou que ses écrits ne sont pas textuellement cités, comme c'est par exemple le cas pour l'*Essai sur les privilèges* ou les *Vues sur les moyens d'exécution* dont des extraits remplissent des pages entières de la revue (40).

Cramer surestimait-il le rôle et l'influence de Sieyès dans les premiers temps de la Révolution ? On serait, à première vue, tenté de répondre par l'affirmative, surtout lorsqu'on se réfère aux témoignages de certains contemporains qui, frappés par l'attitude effacée et boudeuse que l'abbé garda le plus souvent à l'Assemblée constituante, allaient jusqu'à dire comme l'auteur resté inconnu du recueil satirique intitulé *Le véritable portrait de nos législateurs :* « Profond métaphysicien, né avec tous les moyens pour jouer le premier rôle dans la nouvelle organisation du gouvernement français, l'abbé Sieyès fut presque inutile à l'Assemblée nationale » (41). En fait, par delà la diversité des appréciations qui portent la marque des passions du temps, on discerne bien aujourd'hui les traces profondes et réellement durables que Sieyès a laissées dans la première organisation de la France révolutionnaire : « C'est dans l'esprit de la Constituante plus que dans ses réalisations organiques, écrit à ce sujet Paul Bastid, qu'il convient de mesurer l'influence de Sieyès. Théoricien d'un pouvoir constituant qui ne connaît pas de limites, celui-ci a ouvert la voie à une régénération complète de la société française. C'est sous son impulsion décisive que le Tiers, identifié par lui avec la Nation, s'est constitué en assemblée souveraine » (42). Si l'on ajoute avec ce même historien que la Déclaration des droits de l'homme est imprégnée de son esprit, que la division territoriale de la France nouvelle, qui fut son œuvre, subsiste encore aujourd'hui, que l'Assemblée, expression de la volonté nationale, fut, comme il le préconisait, unique, etc., il apparaît que Cramer ne commettait pas une erreur de juge-

(40) *Ibid.*, t. 3, pp. 303-305, 313-322 ; t. 7, pp. 301-304, etc.
(41) Cité par Bastid, *op. cit.*, p. 123.
(42) *Ibid.*, p. 124.

ment, mais ne faisait qu'exprimer avec emphase et illustrer à l'aide d'une image de mauvais goût une idée globalement juste, lorsque, s'inspirant d'un vers fameux de Virgile, il écrivait dans sa première lettre à Sieyès : « Envisageant votre *Essai sur les privilèges*, votre *Qu'est-ce que le Tiers Etat ?*, vos *Moyens d'exécution* comme la tige des branches éclatantes qui un jour doivent ombrager la France et l'Europe, je me dis : *A Sieyesio principium !* » (43).

A l'origine, il y avait Sieyès ! L'historien de la Révolution peut aujourd'hui souscrire en gros à une telle affirmation, mais, considérant l'œuvre du constituant, il placera sans doute les accents autrement que Cramer et soulignera avant tout le fait, capital pour l'orientation du grand drame qui s'ouvrit en 1789, que Sieyès contribua de façon décisive à la mise en place d'un système représentatif dangereux du fait qu'il prévoyait une assemblée unique concentrant tous les pouvoirs (44). Mais peut-on faire grief à Cramer de ne pas avoir vu que cette « dictature de la Constituante » préparait la voie à celle de la Convention et au gouvernement révolutionnaire des « Tigres-Nérons » qu'il devait abominer (45) ? Difficilement, car il n'est que trop évident qu'il lui manquait le recul du temps pour voir les choses dans l'optique convenable et pour nuancer son jugement sur le rôle de Sieyès qu'il ne vit jamais autrement que sous les traits du « philosophe » venu achever ou, plus exactement, compléter l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau (46).

Ayant déjà traduit l'œuvre politique majeure du « citoyen de Genève », comment Cramer n'aurait-il pas tout naturellement songé à en faire de même avec les principaux écrits du « citoyen de Fréjus », puisque, dans son esprit, tous deux s'associaient comme les parties complémentaires d'un tout ? De fait, il n'est

(43) Lettre de Cramer à Sieyès, 25 mai 1795. Cf. *supra*, note 21. — *A Sieyesio principium !* par analogie au début des vers des *Bucoliques* que Virgile met dans la bouche du berger Damète (III, 60-61) : *Ab Jove principium musae ; Jovis omnia plena*, etc.

(44) Bastid, *op. cit.*, p. 124.

(45) Cramer à Sieyès, 25 mai 1795.

(46) *Ibid.* Voir *supra*, note 21.

pas douteux que l'idée de rendre la pensée de Sieyès accessible aux Allemands dans leur langue même germa de bonne heure dans l'esprit de l'infatigable traducteur que fut Cramer ; mais ce projet ne donna ses premiers fruits qu'en 1794. Retard imputable aux difficultés de l'entreprise elle-même et à la masse de travaux que cet intarissable polygraphe avait constamment en chantier ? Peut-être, mais ce qui est sûr, c'est qu'il correspond à une période où, indéniablement, Sieyès n'est plus au centre même des pensées de Cramer, non parce que celui-ci a révisé son jugement sur le ci-devant abbé et que son admiration pour lui s'est refroidie, mais parce qu'à l'Assemblée législative, dont celui-ci avait été exclu d'emblée comme tous les autres Constituants, des hommes occupaient le devant de la scène et remplissaient le monde d'un lyrisme révolutionnaire qui ne pouvait qu'enflammer le cœur et l'imagination de notre Allemand : les Brissotins ou, si l'on préfère le nom avec lequel ils sont, à la Convention, rentrés dans l'histoire, les Girondins.

La place manque ici pour reproduire dans le détail les effusions de Cramer au sujet de ces nouveaux héros venus pour lui prendre place au panthéon de la Révolution à côté d'un Sieyès momentanément éclipsé, mais non pas oublié et encore moins renié. En voici un échantillon tout à fait caractéristique : « O Brissot ! Brissot ! Démosthène de l'Assemblée ! Ami des Noirs ! Jupiter tonnant ! Tu domines de ton regard d'aigle, que dis-je ? de ton regard de condor la suite des temps et la situation européenne et tu veux la guerre afin que la paix soit ... Mon Mirabeau, mon Mirabeau, te voici de retour ! » (47). Ou encore, à propos de Vergniaud : « Tant que la France aura de tels orateurs, elle ne pourra pas être asservie ! » (48). Comme on voit, Cramer vibrait à l'unisson des discours passionnés de ces hommes — avec Brissot et Vergniaud, les Isnard, Louvet, Pétion, Guadet, Gensonné, Barbaroux, Condorcet, etc. — dont le style différait

(47) Cramer, *Menschliches Leben*, t. 7, p. 667. Mirabeau était mort le 2 avril 1791 et Brissot que Cramer présente ici curieusement comme un second Mirabeau avait fondé en 1788 une société des « Amis des Noirs » qui se proposait de travailler à l'abolition de l'esclavage.

(48) *Ibid.*, p. 731.

tant de la froide réserve de l'énigmatique Sieyès, et il était tout plein de leurs tirades spectaculaires en faveur d'une grande croisade révolutionnaire des peuples contre les rois. Au printemps 1792, à l'heure où la France déclarait la guerre à l'Autriche, son « girondisme » était déjà total, mais son enthousiasme pour les Brissotins ne devait atteindre son paroxysme qu'à la fin de l'été, lorsque la Législative prit, justement à leur instigation, le fameux décret du 26 août qui conférait à Klopstock, Schiller, Anacharsis Cloots, Campe, Washington, Thomas Paine, Kosciuszko et une douzaine d'autres étrangers le glorieux titre de citoyen français pour avoir, « par leurs écrits et par leur courage, servi la cause de la liberté et préparé l'affranchissement des peuples » (49).

Klopstock adopté par la « Grande Nation » ! C'est avec des sentiments qu'il est inutile de décrire que « Cramer le Franc » apprit la sensationnelle nouvelle, et par un mouvement qui n'étonne guère lorsqu'on connaît sa propension à l'exaltation, sa suffisance et l'écœurement croissant que lui inspirait la veulerie politique de ses compatriotes, il n'hésita pas à solliciter du « peuple élu de la Liberté » tout à la fois l'honneur et la grâce de l'accepter au nombre de ses citoyens. Grotesque prétention ? Non pas, car les défauts de Cramer, et en premier lieu sa vanité, ne doivent pas faire oublier les efforts qu'avec un courage frisant souvent la témérité la plus folle, il déployait depuis 1789 pour gagner les Allemands à la « bonne cause » et l'on peut même dire qu'en un certain sens, il méritait davantage la distinction, à laquelle il aspirait, que ses compatriotes Campe, Schiller et Klopstock (50).

(49) *Archives parlementaires de 1787 à 1860.* Recueil complet des débats législatifs et politiques des Chambres françaises, *1re* série, t. 44, 1896, pp. 10-11.

(50) En effet, Schiller montra vis-à-vis des événements de France une tiédeur, puis une hostilité déclarée qui contrastait étrangement avec les déclamations libertaires de ses drames de jeunesse ; Klopstock ne devait pas tarder à jeter l'anathème sur les « nouveaux Francs » qu'il avait d'abord gloriflés ; quant à Campe, qui avait salué les débuts de la Révolution avec un naïf enthousiasme, il aspirait à finir ses vieux jours en paix et il dut au fond de lui maudire ce décret de la Législative qui, en attirant à nou-

Lui-même a raconté dans sa première lettre à Sieyès la démarche qu'il entreprit pour réaliser son rêve et comment celui-ci, sur le point de s'exaucer, s'évanouit pour faire place chez lui au plus profond désespoir : « Bientôt, écrivait-il, je formai le projet de sacrifier les relations les plus chères à mon amour de votre grande cause. Le désir d'obtenir le titre et les droits de citoyen français absorbait toutes mes pensées. Ce fut à cette époque que la Législature (*sic*) rendit le décret justement célèbre et cosmopolite, touchant l'adoption des hommes de lettres étrangers qui s'étaient déclarés les partisans des droits de l'homme. Je hasardis (*sic*) de la demander au vertueux, à l'infortuné Vergniaud, dont l'éloquence avait fait passer le décret ... Il accueillit ma pétition ; il me répondit par une lettre, trop flatteuse sans doute, mais émanée de la bonté de son cœur, et que je garde, que je transmettrai à mes enfants, comme un trésor, comme une sainte relique d'un Socrate immolé, d'un martyr à jamais adoré de la Liberté et de la Justice. Il allait, suivant sa promesse, présenter mon livre et ma vénération à la Convention, mais ... Mais hélas ! l'anarchie désastreuse succéda à l'empire des lois et l'envahissement de tous les pouvoirs par les violences de la terrible Montagne abîma la liberté. L'âme navrée de douleur, je vis s'évanouir les espérances de l'humanité, je vis les fondateurs de votre République, dispersés ou égorgés, faire place aux Tigres-Nérons ; je ne regrettais plus d'être échoué (*sic*) dans mon projet favori. Non, non, j'entreprendrais en vain de vous peindre mon désespoir, ma tristesse, les serrements de mon cœur durant la période effroyable qu'enfin le génie tutélaire de la France a fait disparaître le 9 thermidor » (51).

On aurait tort de sourire de pareille grandiloquence, car il faut savoir se placer dans l'optique convenable, c'est-à-dire non seulement ne pas méconnaître la profonde sincérité qui l'a inspirée, mais encore bien réintégrer Cramer dans le climat de son

veau l'attention sur lui, relança les attaques dont il avait fait l'objet en Allemagne à la suite de la publication, en 1789-1790, d'abord dans le *Journal de Brunswick*, puis sous forme de livre, de ses *Lettres de Paris à l'époque de la Révolution* où il exaltait les Constituants et leur œuvre.

(51) Lettre de Cramer à Sieyès, Hambourg, 25 mai 1795. Cf. *supra*, note 21.

temps. Qu'on parcoure les discours des grands orateurs de nos assemblées révolutionnaires, qu'on feuillette les écrits des publicistes qui étaient alors le plus en vue, et l'on se rendra vite compte que Cramer ne faisait le plus souvent que pasticher (sans le vouloir, cela s'entend) le style de l'époque. Ces effusions, ces boursouflures, on les retrouve sous toutes les plumes — et souvent même les meilleures ! — de ce siècle qui, après avoir donné Rousseau, le théâtre larmoyant et le werthérisme, se crut soudain, au spectacle des événements de France, ramené aux temps héroïques de l'antiquité gréco-romaine. Cramer forçait la note, voilà tout, et s'il en arriva à donner cette expression souvent caricaturale à la sensibilité de son époque, c'est que, porté par tempérament à l'exaltation, il n'avait pas reçu de la nature ce sens de la mesure qui met les gens de goût à l'abri du ridicule auquel expose l'outrance.

Mais, on aurait tort de ne retenir de la personnalité de Cramer que cet aspect déplaisant, certes, mais en fait purement extérieur, car on ne saurait douter un instant de la sincérité de ses sentiments ni du sérieux de ses opinions. Cet original aimait trop la pose théâtrale, soit, mais derrière celle-ci, il y avait vraiment l'âme d'un « pur », d'un idéaliste politique qui ne faisait pas que se payer de grands mots et dont le culte pour Sieyès et pour les Girondins reflète, en le grossissant jusqu'à ses limites extrêmes, un type particulièrement intéressant de réaction à la Révolution française que l'on put observer outre-Rhin.

C'est dans un poème de Hölderlin adressé « *Aux Allemands* » et dont la version définitive date de l'été 1800 que l'on trouve ces vers célèbres empreints d'une amère ironie :

> « O braves gens, nous aussi, nous sommes
> Pauvres en actes, riches en pensées ! » (52).

Ces mots, on pourrait parfaitement les appliquer aux Girondins et, ce faisant, on mettrait en évidence le fondement essentiel de ce « girondinisme allemand » dont Cramer représente un

(52) Hölderlin, *An die Deutschen*, in : *Poèmes*. Traduction et préface de Geneviève Bianquis. Edition revue et corrigée, Paris, 1943, p. 259.

des cas les plus frappants et, du même coup, apparaîtrait une des principales raisons de l'admiration qu'avec tant d'autres de ses compatriotes il voua à Sieyès.

A l'origine de cette attitude, on trouve une incapacité radicale à appréhender le fait révolutionnaire autrement que par le biais de la spéculation, c'est-à-dire à l'envisager aussi sous l'angle du concret, et, plus précisément, à surmonter le hiatus qui sépare forcément le monde idéal de la réflexion et celui des réalités brutales où est nécessairement engagée l'action politique. Cette opposition fut à l'origine du drame de la Gironde dont la chute représenta pour quantité d'Allemands, qui avaient favorablement accueilli les débuts de la Révolution française, la ruine définitive ou, s'ils étaient optimistes comme Cramer, simplement momentanée, des immenses espoirs qu'avait fait naître chez eux l'année 1789. C'en était fini des grands rêves philosophiques et des beaux discours par lesquels les Girondins avaient masqué aux idéalistes d'outre-Rhin, ainsi qu'à eux-mêmes d'ailleurs, les rudes problèmes de la Révolution que les Montagnards avaient su, eux, saisir à bras-le-corps. Avec la victoire des terribles Jacobins et des sans-culottes, c'était la force brute qui semblait avoir triomphé de l'idée, et, par un cheminement tout à fait caractéristique, les « Girondins allemands » — avec Cramer, les Oelsner, Reinhard, Schlabrendorf, Ebel, etc. — en vinrent à considérer Sieyès, qui avait eu la chance d'échapper aux hécatombes de la Terreur, comme l'héritier des « martyrs » immolés par les monstres à face humaine qui avaient pour nom Robespierre, Saint-Just, Marat, ou au moins comme le « philosophe » en qui survivait l'esprit qui avait inspiré les Vergniaud, les Condorcet, les Brissot et leurs amis.

Sieyès girondin ! Pareil qualificatif ne peut que faire sursauter l'historien qui connaît les actes politiques aussi prudents qu'habiles de l'abbé qui ne partagea pas le sort des Girondins justement parce qu'il sut se distancer à temps de leurs principaux chefs de file avec lesquels il avait été lié à l'époque de la Législative (53). Mais l'assimilation n'a rien de surprenant si

(53) Bastid, *op. cit.*, pp. 125-126, 132-133, 144.

l'on se replace dans l'optique de ces Allemands « riches en pensées » et « pauvres en actes » qu'une sympathie instinctive porta spontanément vers les « penseurs » de la Révolution plutôt que vers les hommes d'action et de décision dont les éloigna une méfiance tout aussi instinctive. Sieyès ne lia pas son destin à celui des Girondins dont la chute au printemps 1793 trouva en lui un spectateur indifférent, mais il n'en fut pas moins un être de leur espèce. Esprit cultivé, irrésistiblement poussé à considérer les choses sous l'angle philosophique et à fonder la politique sur un jeu de principes abstraits, audacieux sur le plan de la spéculation, mais timide et circonspect dans la pratique : tels sont les traits de sa personnalité qui expliquent et l'admiration que les Allemands lui vouèrent et le fait qu'ils aient pu, comme Cramer, l'associer souvent aux Girondins, en dépit de tout ce qui dans sa carrière tortueuse empêchait qu'on le rapprochât d'eux.

Ces remarques permettent de saisir la démarche, de prime abord fort insolite par laquelle Cramer en arriva à faire paraître en 1794, comme première partie d'une « Réhabilitation de la Gironde » et dans le cadre de sa revue « La vie humaine » dont elle constituait le tome douzième, sa traduction des deux grands écrits de Sieyès *Qu'est-ce que le Tiers Etat ?* et l'*Essai sur les privilèges* (54). Elles l'éclairent en tout cas mieux que l'explication, il faut bien dire simpliste, que lui-même donna dans la préface de sa « Réhabilitation de la Gironde » : « Le but de ce recueil est d'élever parmi nous, pour refuter les Archenholz, les Gleim, les Rehberg, les Gentz, etc. (55), un monument qui parlera de lui-même, en rassemblant un choix de textes tirés des écrits de Brissot, Vergniaud, Condorcet, Pétion et de quelques autres hommes de leur bord. J'y comprends Sieyès parce qu'il est lui aussi un ami du genre humain. N'est-ce pas d'ailleurs

(54) *Menschliches Leben*, t. 12, Altona und Leipzig, in der Kavenschen Buchhandlung, 1794 : Ehrenrettung der Gironde, 1. Stück : Sieyès' Schriften *Versuch über die Vorrechte* und *Was ist der Bürgerstand ?*, 1. Stück.

(55) Au sujet de ces publicistes allemands hostiles à Sieyès, cf. *infra*, notes 61, 62 et 63.

pourquoi il a été traité d'« infâme Sieyès » dans le dernier interrogatoire des Girondins ? » (56).

Comme on voit, l'argumentation était plus que sommaire. Pour Cramer qui, il ne faut pas l'oublier, écrivait ces lignes à l'heure où la Terreur jacobine faisait encore rage en France et qui, somme toute, n'avait vu dans l'affrontement entre Girondins et Montagnards qu'une espèce de lutte manichéenne où le principe du bien avait hélas fini par être écrasé, il suffisait donc apparemment que Sieyès n'ait pas été dans le camp des « méchants » pour qu'on puisse le ranger tout de go parmi les « bons », c'est-à-dire du côté de la Gironde ! Que celle-ci eût succombé parce qu'elle s'était révélée incapable de résoudre la crise de l'heure et qu'elle n'ait plus été portée par la volonté populaire : voilà ce que Cramer ne voyait pas, ce qu'il ne voulait pas voir dans son rêve d'idéaliste. Pour lui, les mânes des martyrs girondins se confondaient désormais avec l'image désincarnée du « philosophe Sieyès » dont un acte très remarqué, après la chute de Robespierre, pouvait justifier cette thèse : son intervention du 18 ventôse an III à la tribune de la Convention pour demander, au nom de « la grande réunion des esprits et des cœurs » qui s'imposait après les temps terribles que la France venait de vivre, la réintégration des députés girondins, qui avaient eu, comme Louvet ou Isnard, la chance de survivre (57).

« Ecoutez le Sage et le Juste qui est sans doute, parmi les penseurs français qui n'ont pas été immolés, celui à qui revient la place suprême et grâce aux écrits duquel, comme aux rayons du soleil, ce qui, présentement, n'est pas déraison dans la raison de son pays, à savoir l'amour bien compris de la Liberté, s'est épanoui en une gerbe lourde de fruits qui couvrira de son ombre l'Europe — et, dans des millénaires, la terre entière ! — et rendra le genre humain plus heureux ! Ecoutez l'homme qui eut le courage, lorsqu'il eut la conviction que l'Assemblée trans-

(56) *Menschliches Leben*, t. 12, p. 12. — « Infâme Sieyès » en français dans le texte.

(57) Bastid, *op. cit.*, pp. 153-154.

gressait pour la première fois ses pouvoirs et les droits de l'homme, de lui crier tout haut : « Ils veulent être libres et ils ne savent pas être justes ! » (58). Ecoutez l'homme qui, méprisant ceux qui ne savent être ni libres, ni égaux, ni justes et réservant ses travaux pour un avenir meilleur, s'est replié sur lui-même et qui, s'il ne l'avait pas fait pour ces hautes considérations, ne mériterait que le reproche de ... ne pas avoir été, lui aussi, exécuté ! (59). Bref, écoutez Sieyès ! Ecoutez-le, si graves que soient les calomnies qui ont été répandues chez nous à son sujet, car il ne serait pas bien de condamner l'innocent calomnié avant de l'avoir entendu ». C'est en ces termes que Cramer présentait au public d'outre-Rhin sa traduction à propos de laquelle il ajoutait dans la préface : « En vous faisant connaître Sieyès en allemand, je remplis la promesse que j'ai faite à mon Vergniaud égorgé et maintenant immortel ... Ah ! parce qu'ils ne surent point être libres, égaux et justes et parce qu'il sut l'être, lui, il a été égorgé avec ses amis ». Et là-dessus notre auteur d'élever, dans le style emphatique où sa plume se noyait avec délices, un chant à la gloire des Girondins martyrs et de jeter l'anathème sur les monstres à face humaine qui s'étaient repus de leur sang (60).

Défendre Sieyès contre les calomnies répandues sur son compte en présentant aux Allemands, trompés par la propagande contre-révolutionnaire, le texte même de ses principales œuvres traduites dans leur langue et poursuivre par là, dans le cadre d'une vaste apologie de la Gironde, la lutte qu'il avait engagée depuis plusieurs années contre les forces réactionnaires de son pays auxquelles il s'en prenait une fois de plus dans la préface de son ouvrage : tel était donc le but de Cramer qui, pour commencer, reproduisait, afin de les refuter, les jugements de trois

(58) Allusion à l'intervention de Sieyès dans l'« affaire des dîmes ». Cf. *supra*, notes 35 et 36.

(59) On ne peut s'empêcher de rapprocher cette remarque du fameux « J'ai vécu ! » que Sieyès lança, dit-on, après la Terreur, lorsque quelqu'un lui demanda ce qu'il avait fait durant cette période qui avait vu tomber tant de têtes.

(60) *Menschliches Leben*, t. 12, pp. 6-12.

hommes de lettres allemands dont l'hostilité à Sieyès ne représentait en fait qu'un aspect particulier de leur condamnation globale de la Révolution et de ses principes, à savoir ceux du vieux Gleim, le chantre des exploits de Frédéric le Grand durant la guerre de Sept Ans (61), d'August Wilhelm Rehberg, universitaire renommé de Göttingen (62) et de Friedrich Gentz, le futur collaborateur de Metternich et diplomate aux congrès de Vienne, Paris, Laybach et Vérone, lequel venait de traduire en allemand les *Considérations sur la nature de la Révolution en France* du publiciste contre-révolutionnaire genevois Mallet du Pan en y ajoutant des *Remarques,* où il accusait Sieyès, « l'abbé métaphysicien », d'être devenu l'éminence grise de la Révolution, « l'instigateur secret de toutes les conspirations contre le trône et de tous les forfaits commis en France depuis le début de la Révolution » (63).

« Diffamation sournoise et mensongère de Sieyès », « quel verbiage ! », « une injure n'est pas une preuve », « quelle sempiternelle répétition de lamentables arguments ! » : voici, glanées au hasard, quelques-unes des cinglantes remarques qu'inspiraient à Cramer les propos de Rehberg sur Sieyès et ses œuvres (64). Elles donnent le ton, ou plutôt un des tons sur lesquels il réfutait les allégations des trois ennemis de son idole qu'il regroupait sous le titre *Testimonia veterum auctorum de Sieyesio,* car c'est tour à tour indigné, faussement amusé, ironique ou grave qu'il leur répondait, épluchant leurs textes jusque dans les moindres détails pour y dénoncer la fausseté ou la perfidie des accusations portées contre le ci-devant abbé.

(61) Johann Wilhelm Ludwig Gleim (1719-1803), chanoine à Halberstadt, auteur des fameux *Chants de guerre d'un grenadier prussien durant les campagnes de 1756 et 1757* parus en 1758.

(62) August Wilhelm Rehberg (1757-1836), auteur d'*Etudes sur la Révolution française* (2 vol., 1793) qui trahissent l'influence profonde du conservateur anglais Edmund Burke.

(63) Anobli en 1816, Friedrich Gentz (1764-1832) était encore au service de la Prusse lorsqu'il publia, avec des *Remarques,* sa traduction des *Reflections on the revolution in France* de Burke (2 vol., 1793) et, l'année suivante, celle des *Considérations* de Mallet du Pan. — *Menschliches Leben,* t. 12, pp. 24-25.

(64) *Menschliches Leben,* t. 12, pp. 16, 18, 20.

Sieyès, un « maître athéiste » à placer à côté du « Tigre Marat » comme le prétendait Gleim ? Allons donc ! s'écriait Cramer, « nous ne connaissons pas dans tous les écrits, discours ou actions de Sieyès la moindre trace d'athéisme » (65). Quant à Gentz, quel jésuitisme ! Que d'allusions et insinuations perfides cachées sous les dehors de la plus parfaite objectivité ! Que de jugements faux, aussi ! Parler à propos des écrits de Sieyès du « ton métaphysico-politique » qui les caractérise en règle générale et qui l'a conduit au « galimatias et à une obscurité mystique ». Non, déclarait Cramer avec indignation, « Sieyès a la profondeur d'un Allemand et la clarté d'un Français. Sous ce rapport, Rousseau serait beaucoup plus métaphysicien que lui » (66).

Comme on voit, la défense de Sieyès, dont il n'est pas possible de reproduire ici tous les arguments, glissait vers l'apologie, et Cramer en avait sans doute conscience, mais c'est avant tout comme un plaidoyer qu'il entendait qu'on prît son œuvre. A preuve les lignes qu'il écrivait à Sieyès au printemps 1795 après avoir évoqué les mensonges et les calomnies répandus sur les Girondins (67) : « Pour vous, qui échappâtes, autant par un bonheur inouï que par une prudence consommée, au glaive des égorgeurs, vous étiez l'énigme de l'Allemagne. Toutes les rumeurs populaires qu'a réfutées la *Notice sur la vie d'Emmanuel Sieyès* que je viens de lire avec transports (68), s'accréditaient auprès de nous. Du mal que l'on ne vous voyait pas faire en public, on vous faisait l'honneur de répandre que vous le pratiquiez en secret ; partout où vous ne paraissiez pas, on vous disait caché sous le voile ; on nommait, en belles antithèses, « Sieyès, le Robespierre en théorie » comme « Robespierre, le Sieyès en pratique » ; enfin, on vous faisait son faiseur, son esprit familier, le compositeur de ses discours, que sais-je ? l'âme, le patron, le

(65) *Ibid.*, pp. 26-27.

(66) *Ibid.*, p. 33.

(67) Lettre de Cramer à Sieyès, Hambourg, 25 mai 1795. Cf. *supra*, note 21.

(68) Sur cette brochure apologétique, directement inspirée par Sieyès lui-même et qui parut à Paris, chez Maradan, en l'an III sous le voile de l'anonymat, cf. Bastid, *op. cit.*, pp. 149-150, 152-153, 320-321.

grand moteur invisible de toutes les actions héroïques dont s'honorait l'ochlocratisme effréné. C'est ainsi que l'imagination ou l'impudence de l'invention s'exerçait sur votre compte, et ces prestiges fascinèrent les yeux d'une foule d'hommes crédules, jusqu'au moment où l'on vous a vu, reparaissant sur la scène, constituer l'un des juges de la tyrannie et un des rétablisseurs des députés arrêtés ou proscrits (69). Indigné de cet aveuglement presque universel qui, en encensant le crime, insultait à la vertu, j'entrepris hautement en face du public allemand, il y a un an et demi, la défense des malheureux Girondins dans un livre que j'intitulai : *Ehrenrettung der Gironde* (Vendication, Apologie de la Gironde). Je me proposai d'y développer les mérites de ces vrais et seuls fondateurs de la République, d'entamer (me voyant trop peu de ressources pour écrire l'histoire de la Révolution entière, autrefois mon projet favori), d'entamer, dis-je, au moins celle de leurs travaux, de traduire la suite des discours les plus éloquents de Vergniaud, de Pétion, de Brissot, etc., peu connus des Allemands, de détruire les calomnies répandues contre eux ... J'annonçai encore dans les gazettes la traduction d'une élite des œuvres de Pétion ... et en même temps celle des vôtres que j'avais amassées avec grand soin, les tenant en partie de la bonté du citoyen Bourgoing, votre ambassadeur actuel en Espagne (70). Envisageant votre *Essai sur les privilèges*, votre *Qu'est-ce que le Tiers Etat ?*, vos *Moyens d'exécution* comme la tige des branches éclatantes qui, un jour, doivent ombrager la France et l'Europe, je me dis : *A Sieyesio principium !* (71). A l'instant je me mis au métier ; j'en achevai la traduction ; consacrant les pre-

(69) Allusion à l'intervention de Sieyès à la tribune de la Convention le 18 ventôse an III (8 mars 1795). Cf. *supra*, note 57.

(70) Jean-François de Bourgoing, qui avait été de 1777 à 1785 premier secrétaire à l'ambassade de Madrid, puis chargé d'affaires et qui, après avoir été en poste à Hambourg, retrouva la péninsule ibérique en 1791 comme ministre plénipotentiaire à la cour du Roi très catholique, fut chargé en février 1795 de s'aboucher avec les diplomates espagnols pour entamer des pourparlers de paix qui devaient se terminer par la conclusion du traité de Bâle le 22 juillet suivant. Cramer écrivait donc au moment où les négociations battaient leur plein. Cf. Albert Sorel, « La diplomatie française et l'Espagne 1792-1796 », in : *Revue historique*, novembre 1879 - juillet 1880, et *supra*, note 18.

(71) Cf. *supra*, note 43.

miers chapitres de mon premier cahier à analyser, à réfuter les critiques amères et calomnieuses que trois écrivains, très folliculaires vis-à-vis de vous, mais très en vogue chez nous (Gleim, poète renommé, le Tyrtée de l'Allemagne, chantre des victoires de Frédéric ; Gentz, philosophe soi-disant de Berlin, traducteur du livre de Burke, et Rehberg, grand politique d'Hanovre) (72) avaient vomies contre vos écrits et contre votre personne dans nos journaux les plus répandus, en détraquant, en mutilant vos pages, en débitant sur vous des contes bleus aussi absurdes que détestables. J'ose donc dire que je fis pour éclairer ma nation sur la cause des Girondins tout ce que la guillotine ne permettait pas aux écrivains patriotes en France à faire à l'égard de la vôtre. Cette hardiesse de ma part acheva d'indigner contre moi nos aristocrates, les familles nobles et régnantes du Danemark ».

⁂

En effet, alors que Cramer en était encore à préparer sa traduction des écrits de Sieyès dont ce n'est pas le moindre mérite que d'avoir été la première en Allemagne et qui se signale par des qualités certaines (73), un terrible orage s'amoncelait sur sa tête. Le 8 novembre 1793, il avait fait insérer dans la *Neue Hamburger Zeitung* l'annonce de sa traduction des œuvres de Jérôme Pétion qui, écrivait-il, dissiperait auprès du public allemand les mensonges répandus par la propagande contre-révolutionnaire contre cet homme remarquable devenu le « martyr de sa probité » (74). Se doutait-il que ces mots allaient déclencher une affaire retentissante qui briserait sa carrière universitaire ? Sûrement pas, car il avait déjà écrit dans sa « Vie humaine » des choses autrement plus compromettantes. Mais s'en étonna-t-il ? On peut répondre sans crainte que non, car il n'ignorait rien des

(72) Sur ces trois écrivains, cf. *supra*, notes 61, 62 et 63.

(73) Il n'est pas possible d'entrer ici dans une étude plus poussée de cette traduction. Nous renvoyons le lecteur à l'article que nous avons annoncé plus haut à la note 21.

(74) *Neue Hamburger Zeitung*, 8 novembre 1793.

sentiments que certaines gens d'une grande influence nourrissaient à son égard depuis qu'il avait commencé sa campagne solitaire en faveur des principes de 1789.

Il faut, pour comprendre cette affaire Cramer qui se préparait, rappeler en quelques mots le contexte politique et idéologique dans lequel elle se situe. Dans ces duchés de Slesvig-Holstein qui relevaient de la couronne danoise tout en faisant partie intégrante du Saint Empire romain germanique, une opposition irréductible s'était manifestée très tôt, à l'annonce des événements de France, entre une bourgeoisie éclairée qui, dans les villes et en particulier dans le milieu universitaire de Kiel, était acquise de longue date aux idées nouvelles et une partie très conservatrice de cette noblesse de souche allemande qui constituait, comme on sait, la caste de la « Chevalerie » (75). Un nom émergeait dans les dernières décennies du XVIIIe siècle de ce corps très fermé : celui des Reventlow, famille de la plus vieille noblesse holsteinoise, dont le magnifique château d'Emkendorf avait pour maître depuis le début des années 1780 Friedrich von Reventlow. Ses études terminées, cet aristocrate de haute volée était entré dans la diplomatie danoise qu'il avait quittée en 1788, après avoir été ambassadeur à Stockholm et à Londres, pour se consacrer à la gestion de ses terres et à la défense des intérêts de la noblesse des duchés (76). Autour de lui et de son épouse Julie, dont l'hospitalité n'avait d'égale que la distinction de l'esprit et la piété, se constitua un cercle d'hommes et de femmes remarquables qu'on devait désigner parfois sous le nom d'« Académie du Nord » et qui, d'emblée, s'affirma comme un puissant bastion de la réaction. Réaction contre le « danicisme » éclairé du gouvernement royal de Copenhague, au nom des privilèges de la classe nobiliaire des duchés et de la « germanicité » de ceux-ci : le conflit des nationalités qui devait

(75) Cf. *supra*, note 30.

(76) Sur le comte Friedrich von Reventlow (1754-1828) et sa famille, cf. Louis Bobé, *Efterladte Papirer fra den Reventlowske familiekreds in tidsrummet 1770-1827*, 10 vol., Copenhague, 1895-1931, ainsi que Otto Brandt, *Geistesleben und Politik in Schleswig-Holstein um die Wende des 18. Jahrhunderts*, 2e éd., Berlin et Leipzig, 1927, pp. 93-104.

faire éclater plus tard l'Etat danois se dessinait. Réaction contre l'esprit de libre pensée : âmes profondément éprises de mysticisme piétiste, les familiers d'Emkendorf communiaient dans la même haine des lumières du rationalisme considéré comme responsable des progrès du matérialisme athée, de l'immoralité du siècle et de cet esprit novateur pernicieux dont le funeste résultat était, aux yeux des Reventlow et de leurs amis, les événements qui agitaient la France depuis 1789.

Cramer ignorait d'autant moins les sentiments qui animaient tout ce beau monde qu'il y avait ses entrées et qu'il connaissait personnellement le comte Friedrich von Reventlow qui avait fait ses études en même temps que lui à l'université de Göttingen. Mais pas plus ces souvenirs que celui de la profonde amitié qui avait uni leurs pères (77) ne pouvaient masquer le fossé idéologique infranchissable qui, depuis 1789, le séparait de lui et des gens de son monde. De ce point de vue, il est assurément curieux, lorsqu'on lit les véhémentes diatribes de Cramer contre la noblesse en général de ne relever aucune attaque contre celle du Slesvig-Holstein en particulier. Pas même quelques critiques, du moins en apparence, car si l'on sait lire entre les lignes, que d'allusions perfides se découvrent dans les articles de la « Vie humaine » ! Que de piques lancées sans avoir l'air d'y toucher, par notre farouche démocrate contre les grands seigneurs des duchés qu'il ne pouvait évidemment pas heurter de front ! Ainsi, lorsqu'il faisait remarquer avec insistance que ses critiques à l'adresse de l'aristocratie ne valaient pas pour la « Chevalerie » holsteinoise ou qu'il couvrait d'éloges certains membres de celle-ci. Certes, il ne fait aucun doute qu'il admirait et estimait très sincèrement pour leur libéralisme et leurs idées avancées des hommes tels que le prince Friedrich-Christian von

(77) Le père de Reventlow et celui de Cramer avaient été appelés, à partir de 1774, à collaborer à l'administration de l'université de Kiel, le premier comme curateur, le second comme prochancelier, et, travaillant tous deux dans un même esprit de sain rationalisme, ils s'étaient pris l'un pour l'autre d'une réelle amitié dont témoignent certains poèmes du vieux Cramer. Cf. H. Ratjen, *Geschichte der Universität zu Kiel*, p. 26, Brandt, *op. cit.*, p. 209 et Cramer, *Menschliches Leben*, t. 4, 1791 : « Johann Andreas Cramer. Seine hinterlassenen Gedichte ».

Augustenburg, le comte Woldemar Friedrich von Schmettow ou encore le comte von Schimmelmann qui prit une part décisive à l'élaboration de cette ordonnance du 16 mars 1792 par laquelle le gouvernement de Copenhague abolit la traite des noirs dans les colonies danoises (78). Mais en fait, comment pouvait-on ne pas voir que c'était faire le procès le plus acerbe de l'aristocratie que de célébrer les quelques représentants de celle-ci qui pouvaient, ici ou là, faire oublier par leurs qualités personnelles les tares et les vices de leur classe. Aussi bien est-il évident, quand on songe combien le péril révolutionnaire venu de France renforçait à travers toute l'Europe la solidarité des aristocrates, que la noblesse des duchés danois ne pouvait manquer de se sentir visée par les coups de griffe de Cramer contre celle du Saint Empire et d'ailleurs, et cela, même si celui-ci faisait remarquer à l'occasion qu'on ne rencontrait pas chez elle la morgue et les préjugés habituels, par exemple qu'elle ne se prévalait plus, comme dans d'autres pays, de la théorie selon laquelle plus de politesse était due à un noble qu'à un autre mortel (79).

Dès lors, il est clair que le conflit était inévitable, et s'il n'éclata au grand jour qu'en 1794, c'est que Cramer, en ménageant comme on sait la « Chevalerie » holsteinoise, c'est-à-dire en évitant de l'attaquer de front, eut jusque-là l'habileté de ne pas donner prise à ses ennemis et surtout que le Danemark méritait effectivement ce titre d'honneur de « pays de la Liberté » que les esprits avancés d'Allemagne s'accordaient alors à lui décerner à l'instar du prince Friedrich-Christian von Augustenburg qui se signalait par ses sentiments profondément libéraux (80). En effet, à l'heure où, un peu partout en Europe, l'inquiétude provoquée par les progrès des idées révolutionnaires amenait les cabinets qui avaient pu, jusque-là, faire preuve de tolérance et de modération à exercer une censure de plus en plus sévère, il

(78) Ludwig Krabbe, *Histoire du Danemark des origines jusqu'en 1945*, Copenhague, Paris, 1950 ; Degn, *op. cit*, à la note 30 et Pierre Jeannin, *Histoire des pays scandinaves*, 2e éd., Paris, 1965, p. 63.

(79) *Menschliches Leben*, t. 7, 1791, pp. 321-326.

(80) Wieland und Reinhold, *Original-Mitteilungen als Beiträge zur Geschichte des deutschen Geisteslebens*, herausgegeben von Robert Keil, Leipzig-Berlin, 1885, p. 35.

régnait toujours dans le petit royaume scandinave une réelle liberté de pensée et d'expression en laquelle Cramer avait toute raison d'avoir confiance.

L'homme à qui était dû cet heureux état de choses était le comte Andreas Peter von Bernstorff qui gérait pratiquement tout seul, le roi Christian VII étant devenu fou, les affaires du Danemark. Remarquable représentant de ce despotisme éclairé qui donna de si belles fleurs dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, ce grand homme d'Etat d'origine hanovrienne qui avait en 1780, alors qu'il était ministre des Affaires étrangères du royaume, conclu avec la Suède et la Russie une « ligue des neutres » dirigée contre l'Angleterre, avait réussi, après son retour au gouvernement en 1784 (81), à faire prévaloir ses vues contre les forces conservatrices qui s'opposaient à son action et à résoudre en particulier, en 1788, les graves problèmes que posait l'abolition du servage au Danemark. Lorsque la Révolution française eut éclaté, son souci constant fut de maintenir à tout prix la neutralité de son pays : c'est ainsi qu'il refusa, en 1793, de rompre les relations commerciales avec la France. Quant à l'intérieur, il était parti du principe qu'une politique libérale était le meilleur moyen de préserver le peuple de la contamination des idées révolutionnaires et ses calculs s'étaient parfaitement vérifiés : les Danois, tout comme les Allemands des duchés, avaient accueilli dans l'ensemble avec sympathie l'annonce du grand bouleversement de 1789, mais, quelques exaltés mis à part, personne ne s'était avisé de mettre sérieusement en question l'idée que l'*Enevaelde,* c'est-à-dire le régime monarchique établi par la *Lex regia,* garantissait mieux la liberté des sujets que le système d'une république démocratique, surtout lorsqu'il était pratiqué dans cet esprit de sagesse et avec ce souci constant de réforme qui caractérisaient le gouvernement de Bernstorff (82).

(81) En effet, accusé de duplicité par la grande Catherine pour avoir su tout de même se ménager une entente avec l'Angleterre, Bernstorff avait dû se retirer.

(82) Sur l'œuvre de Bernstorff de 1773 à 1797, date de sa mort, cf. Degn, *Geschichte Schleswig-Holsteins,* t. 6, pp. 163-265, et Krabbe, *Histoire du Danemark, op. cit.* à la note 78, Chap. 15, pp. 189 sq.

Cependant, si libéral qu'il ait été, Bernstorff était et restait le ministre d'un roi et se devait, à ce titre, de faire respecter certaines formes. Il pouvait d'autant moins se soustraire à cette nécessité qu'il lui fallait absolument tenir compte des pressions souvent très vives qui s'exerçaient sur lui de l'extérieur comme de l'intérieur du royaume. C'est ainsi qu'il fut amené en 1793, à la suite d'une intervention diplomatique de la Prusse, à interdire le *Journal du Slesvig*, gazette profrançaise qui avait eu l'audace de publier une traduction allemande de la Marseillaise (83). Sur le plan intérieur, il était surtout obligé de composer avec la noblesse réactionnaire des duchés qu'il importait de ménager pour ne pas voir ceux-ci s'acheminer vers une sécession et entraîner un éclatement de l'Etat danois dont le fondement devait être selon lui l'harmonieux épanouissement des trois nationalités danoise, allemande et norvégienne qui le composaient encore à cette époque (84). Ainsi avait-on vu le ministre accéder aux vœux de ces nobles allemands en autorisant la constitution d'une « Députation permanente des Prélats et de la Chevalerie du Slesvig-Holstein » destinée à veiller sur les privilèges de ces corps et à débattre avec le gouvernement de Copenhague des affaires communes (85). Après pareille concession, comment aurait-il pu ne pas finir par donner satisfaction à cette aristocratie des duchés qui désirait de plus en plus impérieusement faire taire un professeur d'université qui les exaspérait ?

Bernstorff couvrit Cramer, dont il avait beaucoup estimé le père (86), aussi longtemps qu'il put contre les manœuvres sournoises entreprises dès 1791 pour l'amener à sévir contre lui.

(83) J. Droz, *L'Allemagne et la Révolution française*, *op. cit.*, p. 146.

(84) L'éclatement redouté devait finalement se produire en deux étapes : par le traité de Kiel de 1814, la Suède obligea le Danemark, allié de Napoléon, à lui céder la Norvège qui, après un essai d'autonomie, fut contrainte d'accepter l'union avec la Suède. Quant aux duchés du Slesvig-Holstein, ils furent, comme on sait, annexés par la Prusse victorieuse du Danemark en 1864 et de l'Autriche en 1866.

(85) Degn, *op. cit.*, pp. 180-181.

(86) Plusieurs poèmes du père de Cramer sont dédiés à la famille Bernstorff où il avait trouvé de bienveillants protecteurs. Cf. *Menschliches Leben*, t. 4.

Faux bruits, campagne de diffamation, dénonciations ; rien ne manqua dans le ténébreux prélude de l'« affaire Cramer ». Le ministre fit parvenir à son protégé des avertissements bienveillants dont celui-ci ne voulut pas comprendre le sérieux. Dans les articles de sa « Vie humaine » comme dans ses conversations, il continua à donner libre cours à sa haine des privilégiés et à ses sympathies pour la France révolutionnaire, poussant à son comble la colère des familiers d'Emkendorf pour qui l'annonce de la traduction des œuvres du « martyr » Pétion fut moins la goutte qui fit déborder le vase que le prétexte depuis si longtemps attendu pour faire déchaîner sur la tête de ce démocrate trop gênant les foudres du gouvernement de Copenhague : Cramer ne venait-il pas de commettre une réelle imprudence en qualifiant publiquement de « martyr » un homme que l'on retrouvait à tous les moments cruciaux néfastes à la monarchie française : les journées d'octobre 1789 dont il donna, semble-t-il, le signal, le retour à Varennes, la prise des Tuileries le 20 juin 1792 et l'avilissement de la royauté, alors qu'il était maire de Paris, le procès de Louis XVI au cours duquel il vota pour la mort et contre le sursis ? Mais écoutons Cramer lui-même raconter à Sieyès dans son français tudesque ce qui se passa après qu'il eut annoncé sa traduction des œuvres de Pétion ! (87).

« Cette hardiesse de ma part acheva d'indigner contre moi nos aristocrates, les familles nobles et régnantes du Danemark. S'ils avaient eu l'ombre de bon sens, au lieu de m'en faire un crime, ils auraient cru apercevoir dans mon attachement aux principes sur la sûreté des personnes et de la propriété, dans mon éloignement du système sanguinaire de la Terreur, un rapprochement à leurs propres sentiments ou craintes ; mais ils haïssaient également tous les partis de la France ... Malgré la liberté de presse établie au Danemark par les lois les plus solennelles, malgré cette demi-neutralité que des intérêts commerciaux et l'impuissance de guerroyer contre la France ont fait observer à notre premier ministre, émule et copie très ressemblante du cardinal de Fleury de pacifique et orgueilleuse mé-

(87) Lettre de Cramer à Sieyès, Hambourg, 25 mai 1795. Cf. *supra*, note 21.

moire (88), au comte de Bernstorff, je fus sommé par mes supérieurs de me justifier « de ce que j'avais osé qualifier Pétion, cet homme qui a tant contribué à renverser la monarchie de la France et à faire périr Louis XVI, d'homme d'un esprit philanthropique et de martyr de sa probité ». Je répondis à cette sommation dans un mémoire respectueux, frisant même la galanterie, allumant des chandelles au Belzébuth du despotisme, rendant très ample justice à ce qu'il y a d'humain et de raisonnable dans les faits récents de la sagesse politique du Danemark, mais mâle, mais ferme en même temps et franc, défendant la mémoire de Pétion d'inculpations injustes, confondant l'ignorance d'un cabinet très étranger à son histoire, insistant surtout sur les droits de l'humanité et de la liberté de la presse qu'on allait écraser en ma personne. Enfin, le résultat de cette lutte fut que, sans poursuivre un cours ordinaire de procès contre l'écrivain abhorré, sans avoir égard aux formes usitées, établies, jusqu'ici rarement violées en Danemark, on me jugea dans un conseil d'Etat infracteur de mes serments, tant en qualité de fonctionnaire public qu'en qualité de sujet de la couronne du Danemark et de l'empire allemand, actuellement en guerre contre la France. Je fus déclaré indigne d'être revêtu dorénavant de mon emploi. On me démit de ma chaire et finit par m'exiler de Kiel, où j'avais compté de passer ma vie. C'est alors qu'il me fallut renoncer aux plus chers liens qui m'attachaient à mon ancienne patrie... »

Dans ces lignes non dénuées de saveur, Cramer ramassait les péripéties qui avaient mené des dernières semaines de l'année 1793 à sa révocation le 7 avril 1794 et à son départ de Kiel au début du mois de septembre suivant et il avait tout à la fois la modestie et la discrétion assez inattendues de sa part, de ne pas insister sur le courage réellement remarquable qu'il lui avait fallu pour écrire comme il l'avait fait le mémoire justificatif

(88) Le comte Bernstorff peut être comparé au cardinal André-Hercule de Fleury (1653-1743) qui fut précepteur du futur Louis XV, puis son ministre, dans la mesure où celui-ci rechercha constamment la paix comme lui-même le fit pour épargner au Danemark des épreuves qu'il n'aurait pu supporter.

que la Chancellerie allemande de Copenhague avait exigé de lui et pour déclarer, entre autres, qu'il considérait, quelle que pût être son admiration pour les réformes de Bernstorff, le système représentatif comme seule conforme aux aspirations d'une société sortie de sa minorité (89). Cela valait, en moins choquant, mais non moins audacieux, la citation du conventionnel et ci-devant abbé Grégoire qu'il n'avait pas hésité, à la fin de décembre 1792, à insérer dans sa réponse à une bienveillante mise en garde du comte Bernstorff : « L'histoire des rois a été le martyrologue des nations » ! (90). C'était assurément parler un peu crûment au premier ministre de Sa Majesté le Roi du Danemark dont le libéralisme avait des limites et dont on comprend d'autant mieux qu'il ait fini par sévir que les aristocrates des duchés l'y poussaient depuis longtemps déjà.

Il serait trop long d'éclairer ici tous les dessous de cette affaire qui fit grand bruit non seulement entre mer du Nord et Baltique, mais encore dans toute l'Allemagne, car, à plus ou moins juste titre, on voulut y voir le signe d'un changement de cours dans la politique danoise qui s'était fait remarquer jusque-là par sa modération. De ce point de vue, il est indéniable que l'affaire Cramer s'insérait dans le cadre du mouvement général qui, dans toute l'Europe et en particulier en Allemagne, amena à partir de 1793 les cabinets des princes à renforcer la lutte contre-révolutionnaire, et cela en tout premier lieu dans le monde universitaire, jugé souvent trop contaminé par les idées subversives venues de France. A Iéna, Fichte, le philosophe jacobin, fut, dès son installation au début de l'été 1794, en butte aux attaques sournoises des milieux bien pensants du duché de Saxe-Weimar et d'ailleurs et il dut finalement quitter sa chaire après qu'on l'eût accusé d'être athée et de corrompre la jeunesse. A Kônigsberg, le vieux Kant, qui ne faisait pas mystère de ses

(89) Cramer a reproduit son mémoire dans une brochure où il réunit toutes les pièces de son dossier et qui parut sous le titre *Ueber mein Schicksal. Manuskript für Freunde* (Kiel, 1794).

(90) M. Liepmann, *Von Kieler Professoren. Briefe aus drei Jahrhunderten zur Geschichte der Universität Kiel*, Stuttgart-Berlin, 1916, p. 55 ; lettre de Cramer au comte Bernstorff du 28 décembre 1792.

opinions avancées, faillit, en 1794, être démis de son poste par le gouvernement prussien que dirigeait alors, avec d'autres suppôts de la réaction, le ministre Wöllner : si, en définitive, la mesure ne fut pas prise — on préféra adresser un sérieux avertissement à l'illustre septuagénaire — c'est qu'on redoutait la réprobation générale qu'elle eût, pour des raisons évidentes, infailliblement provoquée. A Kiel par contre, Cramer fut, exactement à la même époque, révoqué sans autre forme de procès, et tandis que ses ennemis jubilaient à Emkendorf et dans les beaux châteaux des aristocrates holsteinois liés aux Reventlow, le pauvre homme dut, avec femme et enfants, prendre le chemin de l'exil, non sans avoir eu la consolation de voir les étudiants manifester contre la mesure qui le frappait et ses collègues tenter *in corpore* une démarche en sa faveur auprès des autorités gouvernementales (91). Les choses pouvaient-elles s'arranger pour lui ? On peut en douter sérieusement, mais même si la sanction dont il était l'objet avait été levée, Cramer aurait plus que certainement refusé pareille grâce, car pour l'orgueilleux démocrate qu'il était, l'accepter eût signifié courber l'échine devant le despotisme.

De Kiel, le banni partit tout d'abord pour Brême, puis à Hambourg, ville libre d'Empire, où il avait des amis, mais la grande cité hanséatique ne devait être qu'une étape. Le but de Cramer, en effet, était d'aller se fixer au « pays de la Liberté » dont il avait demandé, dès 1792, à devenir citoyen, et c'est pour préparer son installation dans cette terre promise qu'il envoya, le 25 mai 1795, à Sieyès, par l'intermédiaire d'une connaissance qui se rendait à Paris, la longue lettre dont des extraits ont déjà été donnés dans les pages précédentes et qui commence par des lignes bien grandiloquentes et d'un français souvent risible certes, mais qu'on ne peut lire sans émotion, lorsqu'on connaît le destin de leur auteur :

« Un individu inconnu en France, inconnu à vous, oserait-il interrompre quelques moments vos grands travaux, pour vous entretenir de son sort ? Il l'ose. Les esclaves des monarchies

(91) Cf. *Ueber mein Schicksal. Manuscript für Freunde, op. cit.*

s'agenouillent devant les ministres-visirs, mais c'est avec la confiance de la fraternité universelle que les hommes libres s'approchent des Solons modernes, des législateurs de la seule et plus grande République de l'univers. Souffrez donc, ô Emmanuel Sieyès, que du sein d'une nation étrangère jusqu'ici ennemie de la vôtre, un cultivateur des lettres réclame votre estime. Ce n'est pas sans pouvoir vous présenter quelques titres qu'il entreprend de vous écrire et de vous faire un récit franc de ses efforts pour la liberté de son pays, de ses entreprises littéraires pour l'honneur de votre révolution, enfin, du sort qui l'en a rendu la victime. Si, en cessant de végéter dans sa patrie opprimée, il parvenait à se faire entendre du Sage qui a contribué plus qu'aucun autre à établir le dogme de l'égalité, il se croira amplement récompensé des revers qu'il a essuyés en succombant sous le sceptre de fer de l'aristocratie allemande. »

Dans cette lettre de dix-sept pages qui était tout à la fois un témoignage de sa vénération pour Sieyès et de sa confiance en lui, Cramer retraçait sa vie jusqu'au moment où sa carrière avait été brisée. Il évoquait l'« existence paisible » dont il avait joui une vingtaine d'années comme professeur à l'université de Kiel, « parmi des savants estimables », son étude des « principes de la saine philosophie que respirent, disait-il à son idole, tant de vos chefs-d'œuvre modernes », les travaux de traduction auxquels il s'était livré pour rendre Rousseau directement accessible aux Allemands, la révélation capitale qu'avait été pour lui la lecture des écrits de Sieyès, sa décision d'entreprendre un « assez long ouvrage littéraire » — sa revue « La vie humaine » — pour propager parmi ses compatriotes le message de 1789 : « Marchant sur vos traces, écrivait-il à Sieyès, j'aspirai surtout faire goûter aux Allemands cette égalité, non des individus, mais des droits, qui fait l'âme de vos écrits. M'abstenant cependant de blesser la vanité ou l'orgueil de nos privilégiés par des satires personnelles (92), je m'inquiétais peu au reste d'encourir leur colère,

(92) On ne trouve effectivement dans la « Vie humaine » aucune attaque personnelle de Cramer contre les nobles des duchés. Mais que d'allusions perfides et de sous-entendus !

dont je voyais bien que je préparais l'explosion sur ma tête ». Suivait le récit de sa démarche auprès de Vergniaud, en 1792, pour « obtenir le titre et les droits de citoyen français », de son horrible désespoir lorsque la Gironde s'effondra sous les coups des Montagnards, de ses efforts pour mieux faire connaître aux Allemands la pensée de son correspondant et pour dissiper auprès d'eux, dans le cadre d'une « Réhabilitation de la Gironde », les calomnies répandues sur son compte et sur celui des « martyrs », puis, après avoir parlé de cette annonce de sa traduction prochaine des œuvres de Pétion qui lui avait valu tous ses ennuis, il en arrivait à sa situation depuis sa révocation :

« C'est alors qu'il me fallut renoncer aux plus chers liens qui m'attachaient à mon ancienne patrie ... Sans m'exhaler en murmures inutiles, je me suis borné à rendre publiques les pièces de ce procès extraordinaire et curieux ... J'ai quitté depuis non seulement Kiel, mais la province du Holstein, vivant dans la sobriété honorable et philosophique, voisine de l'indigence, avec ma femme très républicaine et mes deux enfants, à Hambourg, coulant des jours sereins dans la société d'hommes enthousiastes de la liberté et celle du respectable Klopstock dont je m'honore d'être le disciple et presque l'élève dès ma plus tendre jeunesse, guettant surtout le moment de parvenir au comble de mes vœux, c'est-à-dire de m'établir entièrement en France, sous le ciel bienfaisant de l'égalité. Ce moment n'était pas arrivé durant le règne de Robespierre ; ayant professé le girondinisme, j'y aurais été porter ma tête sur l'échaffaud. Mais à présent que les nuages sont dissipés, que la raison, que la justice renaissent, je compte rassembler au plus tôt les débris de ma mince fortune et d'aller avant la fin de l'été contempler de face en face (*sic*) les législateurs de l'univers, de la bienveillance desquels je sens n'être pas indigne. Permettez donc, ô Sieyès ! que, profitant de l'occasion et de l'offre d'un digne Français passant par Hambourg, je vous fasse l'hommage de la dite traduction d'une partie de vos écrits que je compte achever à Paris même, où vous ne dédaignerez pas de m'aider de votre ... je dirais protection si vous n'étiez pas républicain, et de vos conseils. J'ai abusé peut-

être de votre patience en vous dérobant des moments trop précieux pour une lettre longue et d'un cru exotique, mais l'écrivain qui ajoute l'originalité la plus énergique aux grâces du style dont il orne la profondeur de sa pensée saura indulgemment excuser le langage trop feuillet (*sic*) et les barbarismes d'un étranger, mais qui ne l'est pas à l'admiration due à la supériorité de vos talents, à votre caractère et à vos titres à l'immortalité. »

⁂

A quelque chose malheur est bon, dit le proverbe, et ce n'est pas le destin de Cramer qui le fit mentir, puisque sa révocation et l'exil qu'elle entraîna lui apportèrent la réalisation de ses rêves les plus chers. Et d'abord voir Sieyès, l'entendre, parler familièrement avec lui. Comme bien l'on s'en doute, il s'empressa en effet, dès son arrivée à Paris, d'aller rendre visite au grand homme qui le reçut chez lui courtoisement, mais cependant pas tout à fait comme il l'avait souhaité : « J'ai abordé l'inabordable Sieyès, devait-il écrire le 26 novembre 1795 à Klopstock, et j'ai passé avec lui une heure pleine d'esprit à parler politique, mais il a si peu fait mention de la lettre que je lui ai adressée que je ne sais encore pas à l'heure qu'il est s'il l'a vraiment reçue. J'ai été trop fier pour le lui demander » (93).

Sieyès avait bien reçu la lettre, mais l'avait-il bien lue ? Il recevait, depuis son retour sur le devant de la scène politique, tant et tant de sollicitations ! Et puis les questions les plus graves l'occupaient à ce moment. A l'heure même où Cramer lêchait de son mieux à Hambourg ses phrases « d'un cru exotique » — c'était, on s'en souvient, dans la dernière semaine de mai —, Sieyès revenait des Pays-Bas pour présenter à la tribune de la

(93) Lettre de Cramer à Klopstock, Paris, 26 novembre 1795, in : *Der Vergleich. Festgabe für Hellmuth Petriconi*, Hambourg, 1955. « Neues aus Paris Anno 1795 » (H. Tiemann), p. 177.

Convention le traité de paix et d'alliance qu'il avait signé avec le gouvernement de la République batave à La Haye dans la nuit du 27 au 28 floréal. Depuis son retour, il lui avait fallu, au sein du Comité de Salut public où il faisait partie de la section diplomatique, suivre de près les négociations décisives qui devaient mener à la conclusion des fameux traités de Bâle avec la Prusse et l'Espagne, les 5 avril et 22 juillet 1795. A cela s'ajoutait la question capitale de la nouvelle constitution dont la République allait se doter : le tribunat, le « jury constitutionnaire », autant de projets et d'autres encore qui absorbaient l'esprit du subtil théoricien politique (94). Dans ces conditions, on comprend qu'il ne se soit pas occupé sérieusement à ce moment de cet Allemand qui lui était parfaitement inconnu. Cependant les choses n'en restèrent pas là. Pour le plus grand bonheur de Cramer, l'idole descendit de son piédestal et de lointaine devint familière.

Cramer, on l'a vu, comptait achever à Paris la traduction des écrits de Sieyès, et celui-ci s'intéressa si bien au projet qu'il ne dédaigna pas de revoir, en vue d'une édition de ses écrits « à l'usage de l'Allemagne », les fameuses brochures qui avaient fondé sa gloire au seuil de 1789. Au comble du ravissement, Cramer ne devait cependant pas avoir la joie de réaliser complètement son rêve. La collection qu'il projetait n'alla pas, en effet, au delà du premier volume qu'il dota d'une préface dithyrambique sur Sieyès et qui parut en 1796 avec une page de garde où était fièrement inscrit : « Editeur : Charles Frédéric Cramer, imprimeur-libraire allemand. A Paris, de l'imprimerie de l'éditeur, rue des Bons Enfants N° 12 » (95).

Pourquoi l'entreprise tourna-t-elle court ? On peut le dire de façon assez précise. Manque de réserve de la part de Cramer qui, avec sa nature par trop enthousiaste, ne se rendait pas compte qu'à force d'assiéger Sieyès de sa vénération, il risquait à la longue de l'importuner ? Indiscrétion involontaire de sa

(94) Cf. Bastid, *op. cit.*

(95) La Bibliothèque nationale à Paris possède un exemplaire de ce livre devenu, semble-t-il, assez rare aujourd'hui.

part ? Une lettre encore inédite fait pencher pour la seconde explication : celle qu'il adressa le 22 germinal an VIII (11 avril 1799) à Sieyès qui était encore à cette époque à l'ambassade de Berlin (96). Cramer, qui s'était associé au libraire Berlinois Vieweg pour faire paraître, avec un titre légèrement modifié, une autre édition complète des écrits de l'abbé, écrivait :

« J'ai cru avec quelques amis qu'un recueil, non indigne par son extérieur de son contenu, tiré à petit nombre, réunissant à votre insu et sans compromettre votre assentiment les différentes pièces qui sont déjà la propriété du public (recueil qui, sous cette forme, vous aurait servi un jour de brouillon commode pour donner une édition complète et avouée par son auteur) pourrait ne pas vous déplaire en même temps qu'il satisferait aux justes désirs de vos lecteurs. Cependant, au moment que j'ai su par le citoyen Régnier votre volonté et vos intentions contraires, je me suis empressé de m'y conformer, en arrêtant incessamment l'impression à la fin du premier volume qui était presque achevé et qui sans votre consentement, ne sortira pas de mon magasin. Vous pardonnerez donc à mon zèle mon erreur involontaire, et je vous prie en outre d'être persuadé que je n'aurais pas fait écouler l'édition, sans vous en avoir préalablement présenté un exemplaire. Vous auriez toujours été le maître de la supprimer. » (97).

Ce malentendu altéra les sentiments de Sieyès pour Cramer, mais non pas ceux de celui-ci pour lui. Témoin la lettre de justification qui se terminait par ces mots : « En finissant, je vous prie, Citoyen Ministre, d'agréer les assurances sincères de mon parfait dévouement et de la joie que je partage avec vos amis et tous les patriotes de savoir que les frimas d'un hiver si rude, même à Paris, n'ont point influencé sous un ciel étranger, plus

(96) Le texte de cette lettre doit paraître *in extenso* dans l'étude annoncée à la note 21. — Sieyès ne quitta Berlin que le 5 prairial an VII (24 mai 1799). Cf. Bastid, *op. cit.*, pp. 213-214.

(97) Nous avons pu retrouver en Allemagne un exemplaire du premier et unique volume de l'édition qui porte la mention : « Edition revue et augmentée par l'auteur » et qui est devenu très rare aujourd'hui. Sur le « citoyen Régnier », cf. *infra*, note 100.

âpre encore, sur votre santé précieuse à toute l'Europe, ainsi que les vœux que nous formons que le printemps ou l'été nous ramène en France le plus illustre de ses citoyens ! ». Toujours la même admiration, toujours la même véritable dévotion pour Sieyès qui n'allait pas tarder à quitter son poste de Berlin pour revenir à Paris où l'attendait, depuis les élections du 27 floréal, le fauteuil de Reubell qu'il devait remplacer au sein du Directoire (98). Aussi, quelle douleur pour Cramer que de ne pas retrouver chez le grand homme, lorsqu'il fut de retour, les marques de sympathie et de bienveillance qu'il lui avait encore données à Berlin un an plus tôt ! Car en septembre 1798, lorsqu'il s'était rendu à la foire de Leipzig, grand marché européen du livre, Cramer n'avait pas manqué de faire un détour par la capitale prussienne pour aller présenter ses respects à Sieyès qui l'avait accueilli avec beaucoup de « bontés » à l'ambassade de France et avait fêté avec lui et d'autres invités « l'anniversaire de la grande ère de la Liberté », en prononçant force « vœux solennels ... pour le bonheur de la France, pour l'harmonie entre elle et la plus saine partie de l'Allemagne, pour la paix enfin » (99). Oui, quel chagrin de ne plus être reçu comme autrefois par le grand homme ! Le pauvre Cramer avait beau presser un des plus proches amis de Sieyès avec lequel il était lui-même assez lié, le citoyen Resnier, qui avait été appelé en 1796 à la direction des archives du ministère des Relations extérieures après avoir été envoyé de la République française à Genève (100) ; en vain ! la porte de Sieyès restait impitoyablement close. Au désespoir, Cramer prit la plume le 23 septembre 1799 pour se justifier à nouveau et demander au « citoyen directeur » la grâce d'« un moment d'audience », persuadé qu'il était que « ce quart

(98) Bastid, *op. cit.*, pp. 215 sq.

(99) Lettre inédite de Cramer à Sieyès, Paris, 1er vendémiaire an VIII (23 septembre 1799). Cf. *supra*, notes 21 et 96.

(100) Sur Louis-Pierre-Pantaléon Resnier (1759-1807), qui devint membre du Sénat et eut pour successeur au dépôt des archives des Relations extérieures l'ex-ambassadeur à Berlin Caillard, cf. entre autres la *Nouvelle biographie générale* (Firmin Didot), t. 42 (Paris, 1863), col. 19-20 et Armand Baschet, *Histoire du dépôt des Archives des Affaires étrangères*, Paris, 1875, pp. 403-420.

d'heure désiré » lui permettrait de « se disculper » de sa « témérité apparente » qu'il lui fallait injustement payer si cher maintenant (101).

Quand Sieyès mit-il fin au supplice de son admirateur ? On ne saurait le dire avec précision : il était alors occupé par tant et tant de graves problèmes ! Après le coup d'Etat du 30 prairial et sa nomination à la présidence du Directoire, la lutte contre les Jacobins, puis l'arrivée de Bonaparte à Paris et les conciliabules qui devaient mener au 18 brumaire ne laissaient guère le temps à Sieyès de s'occuper du pauvre Cramer. Mais celui-ci n'en varia pas pour autant dans ses sentiments, et la meilleure preuve de sa constance, c'est cette nouvelle édition allemande des grands écrits de Sieyès qu'il fit paraître en 1801, sous le titre « *Les droits du citoyen* », chez l'éditeur Gottfried Volmer à Mayence et Hambourg (102). Il faut dire qu'à cette date sa propre maison battait déjà un peu de l'aile, car il était tout à la fois trop brouillon et trop idéaliste pour faire un bon homme d'affaires. Aussi son entreprise périclita-t-elle assez vite, et ce ne fut pas un des moindres chagrins de sa vie que de la voir tomber presque complètement vers la fin de l'époque consulaire. Quelle peine aussi que de voir décliner de plus en plus l'influence politique de Sieyès qui, après avoir été écarté du Consulat, fut dessaisi le 16 thermidor an X (4 août 1802) de la présidence du Sénat à laquelle il avait été élu en compensation ! (103). Après la chute des Girondins en 1793, c'était la deuxième grande déception politique du ci-devant universitaire sur lequel, vraiment, le destin s'acharna, puisqu'il eut la douleur de perdre à Paris son fils, ce petit Hermann à qui il avait appris dès ses plus tendres années à chanter la *Marseillaise* et dont les ânonnements républicains avaient été sa joie et sa fierté (104).

Espoirs et misères d'un girondin allemand : ainsi pourrait-on intituler l'histoire de « Cramer le Franc ». Espoirs, mais sur-

(101) Lettre citée à la note 99.
(102) Cf. *supra*, note 25.
(103) Bastid, *op. cit.*, pp. 260 sq.
(104) Cramer perdit son fils pendant l'hiver 1802-1803.

tout misères d'un idéaliste que les dures réalités de la politique ne cessèrent de meurtrir, mais qui eut malgré tout le bonheur sans doute le plus grand qu'il pouvait lui être donné de connaître dans ce monde : celui d'être officiellement adopté par la « Grande Nation ». En effet, ce ci-devant sujet du Roi du Danemark, cet Allemand du très féodal Saint Empire romain germanique obtint la citoyenneté française quelques années après son installation à Paris, et rien n'est plus émouvant que les accents qu'il trouva dans un discours prononcé en floréal an VIII à Paris, au Lycée républicain, pour célébrer le cosmopolitisme généreux de sa nouvelle patrie (105). Il portait certes au fond du cœur la déchirure de l'exil — car quel est l'homme qui pourrait être arraché sans douleur au pays qui l'a vu naître ? —, mais cela, il ne l'avoua jamais. Par fierté, et aussi, cela est certain, par reconnaissance pour ces Français qui l'avaient accueilli dans leur capitale où il s'éteignit le 8 décembre 1807, courbé par les épreuves de la vie, mais heureux à l'idée de reposer à jamais dans la terre où avaient germé les principes dont il avait fait sa devise après avoir lu Sieyès : « Liberté et égalité ! ».

Alain Ruiz.

(105) Cramer publia ce discours en préface à sa traduction *Le tableau d'un héros ou Vie dramatisée d'Herman* de Frédéric-Théophile Klopstock, citoyen français et associé étranger de l'Institut national (seconde édition, Paris, an XI - 1803).